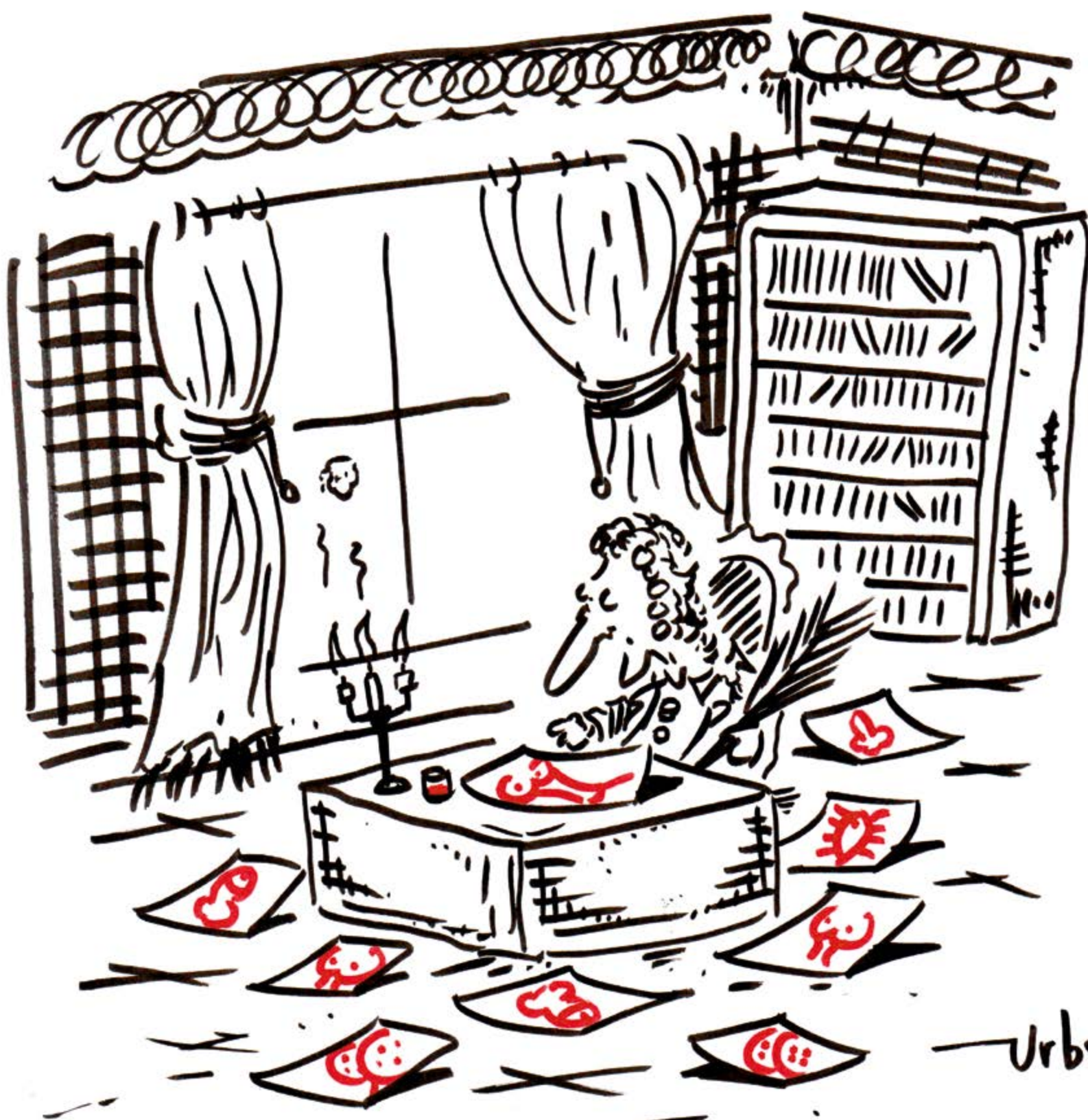


~~JUNKPAGE~~

VOLTAIRE IS NOT DEAD



Urbs

Numéro 20
FÉVRIER 2015
Gratuit

BLAYE
CÔTES DE
BORDEAUX
Remarquable!

RENCONTREZ NOS VIGNERONS !



Jeudi 5 & Vendredi 6 Février

50 vignerons vous accueillent dans 50 bars à vin & restaurants bordelais

Liste des établissements participants sur
www.blaye-au-comptoir.com

 #BACBdx

Printemps
des
Vins de **BLAYE**
Citadelle de Blaye de 10h à 20h

SAVE THE DATE!

**Samedi 11 &
dimanche 12 avril
2015**

www.printemps-des-vins.com

80 vignerons de Blaye vous invitent à venir déguster



L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.

Sommaire

4 EN VRAC

6 SONO TONNE

MOTORAMA

VIE SAUVAGE

FRUSTRATION

PIERRE LAPOINTE

REGGAE SUN SKA

10 EXHIB

SÉRIE P

FANTASIE CLAIRE OBSCURE

LES NARRATIONS DE L'ABSENCE

14 SUR LES PLANCHES

DAVID BOBÉE

NICOLAS BOUCHAUD

FRÉDÉRIC MARAGNANI

LA GRANDE MÊLÉE

20 CLAP

24 LIBER

26 DÉAMBULATION

« MÊME SUR UN PIED : ON TIENT »

28 BUILDING DIALOGUE

ARCHITECTURE DE RÉCITS

30 NATURE URBAINE

32 CUISINES ET DÉPENDANCES

34 CONVERSATION

CÉDRIC BAYLOÇQ

38 TRIBU

Prochain numéro
le 26 février 2015

JUNKPAGE met en place un abonnement afin que vous puissiez recevoir le journal directement chez vous. 11 numéros / an : 30 €. Sur demande auprès de Marie : administration@junkpage.fr

JUNKPAGE N°20
Voltaire is not dead
© Urbs

Suivez JUNKPAGE en ligne
journaljunkpage.tumblr.com

tumblr.



Life of Brian, Monty Python, 1979

INFRA ORDINAIRE par Ulrich

UN JOUR EN FRANCE

« On devra encore imprimer le rêve de l'égalité, on n'en devra jamais supprimer celui de la fraternité. » Dans la même chanson, en 1996, Noir Désir chantait « Charlie défends-moi ! ». Ce journal de résistants était alors fragile, décrié par les culs-bénis et les pisse-froid prêchant la responsabilité. Plusieurs fois, il fut sauvé par ses amis peu nombreux, mais, aujourd'hui, il compte plein d'amis !

Bien sûr, ce qu'ont visé ces aliénés religieux financés par des États voyous et infréquentables reste sans nom. Doit-on rappeler l'article 11 de la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen de 1789 selon laquelle « la libre communication des pensées et des opinions est un des droits les plus précieux de l'homme » ? La contribution des Lumières contre les religions et les obscurantismes serait-elle oubliée ? L'abrutissement, c'est la confusion de l'image et de la chose, de la réalité et de sa représentation. Notre Charlie était iconoclaste. Il avait compris : le symbole n'est pas la chose, le symbole est l'instrument de la manipulation. Le symbole n'est qu'instrument. Caricaturer et moquer des fétiches est un acte de vigilance nécessaire pour la préservation de l'esprit. C'est le recul critique salutaire pour que jamais l'individu ne soit gommé par le collectif, quelle que soit sa forme... Dire « Je suis Charlie », c'est dire « je suis un être pensant, pas seulement un croyant ».

Miracle de Dieu ? Farce ou tragédie de l'Histoire ? Charlie, l'iconoclaste insolent, devient symbole ré-activateur de tous les symboles ! Nos rassemblements sont partis de République pour aller à Nation, de la place des Martyrs-de-la-Résistance à celle des Droits-de-l'Homme... Le défilé officiel a emprunté la rue Voltaire... Et on en est là ! Le glas de Notre-Dame ! Des élus en écharpe attendant sur les bords du rassemblement les poignées de main et les photos, un sarkocoupe file, la présence de chefs d'État fervents défenseurs de la Liberté dans leur pays venus se refaire une cerise démocratique, des drapeaux... La Marseillaise, même ! Même pas en reggae ! La vraie ! Un champ patriotique guerrier, rien que ça ! On aura un temps retrouvé le sens de l'espace public. La publication et le partage de son avis sur les réseaux sociaux est loin d'avoir la même force que la rue, mais l'un n'a pas tué l'autre. Après ça, tout le monde a chanté la fable de l'unité, et on voudrait bien y adhérer, mais reste la menace d'une question : combien de temps ? La défense de la « Gueuse » reste visiblement à l'ordre du jour. La liberté d'expression, c'est la liberté tout court.

Toutefois, qu'est-ce que ce fameux « esprit Charlie » ? Il s'agit d'abord de bousculer et d'interroger les autorités, les dogmes, les institutions, les puissants, le poids des collectifs (de la corrida à l'armée, en passant par les racistes et l'abus de religion...). Montrer que la croyance n'est pas la conscience, que croire est tout sauf juger. Que chacun peut réfléchir avec un dessin plutôt que vénérer une hypothétique existence céleste. « Ne pas crier haro sur le baudet au moment où tout le monde crie haro sur le baudet est une forme d'engagement comme une autre », disait Brassens. Du même Georges on pourrait d'ailleurs méditer le « mourir pour des idées, d'accord, mais de mort lente ». Il ne s'agit pas seulement de la liberté d'expression, mais aussi du droit de ne pas croire ! L'irrespect, l'impertinence et surtout le rire restent la meilleure prophylaxie contre l'abrutissement idéologique, religieux, économique, et les cons, évidemment...

Le 7 janvier 2015, c'est un univers de sens, une éducation politique qui ont pris une gifle. Celle de la poésie comme arme, la chanson, la satire, la libre pensée du talent. Le tweet ou l'autopromotion des profils Facebook ou, pis, l'effacement de la presse d'opinion au profit du vite lu *mainstream* et divertissant pour dégager du temps de cerveau disponible risque de progresser. L'espoir et la transmission d'une éducation politique, celle d'une génération, sont questionnés. Cette génération qui part de la photo de Brassens, Ferré et Brel (1969), en passant par les plateaux enfumés de *Droit de réponse* de Polac, avec ses libres-penseurs et grandes gueules (Gainsbourg, Coluche, Cavanna, Siné, Desproges, Choron et bien sûr Renaud...). S'amuser, faire face à la camarade, refuser les étendards, user de la dérision comme arme de l'intelligence. Reste maintenant à surveiller les grincheux qui voudraient diminuer l'espace de la liberté au nom de la sécurité parce que, comme disait Rousseau, « on est toujours plus tranquille dans les cachots ». Et bien sûr les fâcheux bruns et jeanmarine tentés de ranimer la bête immonde. Alors, soyons sérieux, continuons à rire de tout, même s'il est difficile de le faire avec n'importe qui. « On va leur foutre au cul ! » comme disait Coluche. Et c'est ainsi que Charlie est GRAND.

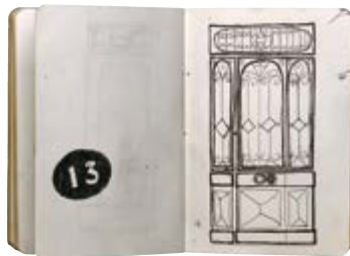
JUNKPAGE est une publication sans publi-rédactionnel d'Evidence Éditions ; SARL au capital de 1000 euros, 32, place Pey-Berland, 33000 Bordeaux, immatriculation : 791 986 797, RCS Bordeaux, evidence.editions@gmail.com. Tirage : 20 000 exemplaires. Directeur de publication : Vincent Filet / Rédaction en chef : Marc A. Bertin, redac.chief@junkpage.fr 05 56 38 03 24 / Direction artistique & design : Franck Tallon, contact@francktallon.com / Assistantes : Emmanuelle March, Isabelle Minbielle / Ont collaboré à ce numéro : Lucie Babaud, Lisa Beljen, Sandrine Boucher, Marc Camille, Olivier Chadoin, Hubert Chaperon (en association avec Chahuts), Arnaud d'Armagnac, France Debès, Elsa Gribinski, Guillaume Gwardath, Sébastien Jounel, Stanislas Kazal, Guillaume Laidain, Alex Masson, Sophie Poirier, Joël Raffier, Aurélien Ramos, José Ruiz, Nicolas Trespallé, Pégase Ystar. Special thanks à Urbs et Witko / Correction : Laurence Cénédèse, laurence.cenedese@sfr.fr // Fondateurs et associés : Christelle Cazaubon, Clémence Blochet, Alain Lawless, Serge Damidoff, Vincent Filet et Franck Tallon / Publicité : Valérie Bonnafoux, v.bonnafoux@junkpage.fr, 06 58 65 22 05 et Vincent Filet, vincent.filet@junkpage.fr, 06 43 92 21 93 / Assistante commerciale & administrative : Marie Zisseler, administration@junkpage.fr, 05 56 52 25 05 / Stagiaire : Adamante Debelfort-Gay

Impression : Roularta Printing, Roeselare (Belgique), roulartaprinting.be. Papier issu des forêts gérées durablement (PEFC) / Dépôt légal à parution - ISSN 2268-6126 - OJD en cours

L'éditeur décline toute responsabilité quant aux visuels, photos, libellés des annonces, fournis par ses annonceurs, omissions ou erreurs figurant dans cette publication. Tous droits d'auteur réservés pour tous pays, toute reproduction, même partielle, par quelque procédé que ce soit, ainsi que l'enregistrement d'informations par système de traitement de données à des fins professionnelles sont interdits et donnent lieu à des sanctions pénales. Ne pas jeter sur la voie publique.



Mohamed Omran, Sans titre, 2013.



© Jonas Laclasse



© Jonas Laclasse



© Lucrène Martin

SOLIDARITÉ

Parce que la Syrie ne peut être réduite à la guerre civile qui la ravage depuis 2011, Le Rocher de Palmer accueille « L'art en marche », une exposition consacrée aux artistes syriens contemporains, réfugiés en Europe pour la plupart d'entre eux. Cette soixantaine d'œuvres, marquées au fer rouge par le conflit, traduisent la destruction d'un pays tout en réussissant le périlleux équilibre entre création (photographie, numérique, dessin, peinture) et témoignage subjectif. La vente des œuvres aidera leurs auteurs à intégrer des réseaux artistiques européens.

« **L'art en marche – Artistes syriens d'aujourd'hui** », jusqu'au jeudi 12 février, Le Rocher de Palmer, Cenon. www.lerocherdepalmer.fr



D.R.

SANTÉ !

Depuis sa 1^{re} édition en 1996, à Paris, l'opération « Blaye au comptoir » a permis aux vignerons de l'appellation, sise en Haute Gironde, d'établir une bonne réputation dans les restaurants, bars et brasseries de la capitale. Cette opération phare des vins de blaye-côtes-de-bordeaux, déclinée depuis presque une décennie à Bordeaux, revient en ville les 5 et 6 février. L'opportunité pour une cinquantaine de vignerons de faire découvrir et déguster le produit de leur terroir chez les établissements partenaires tout en rencontrant le public.

Blaye au comptoir, du jeudi 5 au vendredi 6 février. comptoir-bordeaux.vin-blaye.com



Raphaël Sévère © France Musique



D.R.

MONSTRES

Exit la géographie ! Pour ses 19 ans, le Carnaval des 2 rives change de cap : sa thématique ne met pas un pays à l'honneur, mais laisse libre cours à l'imagination débordante de Charlie Le Mindu. À 27 ans, le jeune prodige de la haute coiffure revient sur ses terres girondines pour un nouveau défi. Celui qui habille les danseurs de Decouflé, fait onduler les girls du Crazy Horse et coiffe Lady Gaga promet un défilé naturellement monstrueux et ébouriffant, épaulé par le chorégraphe Hamid Ben Mahi, la compagnie Tukafac et Gabo Del Toro, de la compagnie VDT.

Carnaval des 2 rives, dimanche 1^{er} mars, 14 h, Bordeaux. www.carnavaldes2rives.fr

RÉCITAL

L'association Bourg, arts et vins accueille au château de la Citadelle à Bourg, vendredi 6 février, à 20 h 30, le célèbre quatuor à cordes pragoïs Pražák et le clarinettiste Raphaël Sévère dans un superbe programme : Wolfgang Amadeus Mozart, *Quatuor à cordes KV 499 en ré majeur (Hoffmeister)* ; Antonin Dvořák, *Quatuor à cordes n°12 en fa majeur, opus 96 « Américain »* ; Johannes Brahms, *Quintette pour clarinette et cordes en si mineur, opus 115*. À l'issue du concert, dégustation à la découverte du millésime 2011 en Côtes de Bourg.

Raphaël Sévère + Quatuor Pražák, vendredi 6 février, 20 h 30, Citadelle, Bourg-sur-Gironde. www.bourgartsetvins.com

AILLEURS

« *La liberté, c'est de pouvoir ouvrir les portes quand on veut.* » De cette phrase écrite par une personne incarcérée, le principe de la porte imaginaire dessinée à la craie est né sur les murs du quartier des Capucins il y a trois ans ; un dispositif photographique participatif complète ces « ouvertures ». En juillet 2013, Jonas Laclasse prend la route et invite les passants à se faire tirer le portrait devant ces portes. Après quinze mois de voyage dans les métropoles européennes, l'exposition prend la forme d'une préface au projet *Doors of Europe*.

« **Quadernos de Viajes Europeus** », **Jonas Laclasse**, jusqu'au dimanche 15 février, espace Act'Image. www.act-image.fr



La Mort du Cygne © Olivier Houeix

DÉSIR

Le collectif associatif pluridisciplinaire Sauvage Garage présente un projet autour de l'érotisme et de la pornographie dans les arts graphiques et visuels (installation, vidéo, gif animé, illustration, graphisme, photographie...). L'exposition « Zones érogènes » questionne les codes, clichés, usages et appropriations culturelles et sociétales de l'érotisme et de la pornographie, desquels nous sommes quotidiennement entourés. Il s'agit aussi de donner une juste image de ce que ces thématiques peuvent représenter pour 23 jeunes artistes d'aujourd'hui.

« **Zones érogènes** », du vendredi 6 au samedi 21 février, L'Envers. www.sauvagegarage.fr



© Gaël Jaton

NUMÉRIQUE

Pour sa première exposition personnelle, Gaël Jaton a choisi de mettre en lumière à l'Espace29 ses travaux de détournement électronique, proposant aux spectateurs une immersion sensorielle dans la culture *glitch*, un art expérimental visuel et sonore. Afin de réduire la distance entre les supports et l'observateur, certaines pièces seront interactives, offrant aux visiteurs une appropriation personnelle et intuitive de la démarche de l'artiste tout en questionnant leurs rapports aux technologies numériques. Concert de Stererotop le 14 février, à 20 h 30.

« **Hardware** », **Gaël Jaton**, jusqu'au dimanche 15 mars, Espace29. espace29.jimdo.com

MOUVEMENTS

L'hôtel de Sèze accueille l'univers du chorégraphe Thierry Malandain, envisagé sous l'objectif d'Olivier Houeix. Depuis leur rencontre en 2000, le photographe capte à la fois la grâce, l'effort, la justesse et parfois même l'érotisme au cœur des performances du chorégraphe. « *Alors qu'une partie de l'art du danseur consiste souvent à minimiser visuellement la notion d'effort, je cherche à la mettre en lumière ; tandis que la chorégraphie est perçue comme une globalité cohérente par le spectateur, je m'efforce, pour ma part, de figer certains instants furtifs qui la composent.* »

Olivier Houeix, jusqu'au jeudi 26 février, hôtel de Sèze. www.hotel-de-seze.com



Les Oubliés © Bruce Clarke

CRITIQUE

« L'artiste, quoi qu'il fasse, est engagé, car aucun artiste ne peut être coupé du contexte social et politique. Il propose toujours une vision du monde à travers ses tableaux. » Avec « Daily Violence », Bruce Clarke détourne les codes des médias et de la communication de masse afin d'opérer chez le spectateur un regard émancipé. L'accumulation et la superposition d'éléments sémantiques et plastiques recomposent une nouvelle réalité. Textes et images sont extirpés de leur contexte d'origine ; les toiles deviennent alors des palimpsestes.

« Daily Violence », Bruce Clarke, jusqu'au samedi 21 février, Pôle culturel et sportif du Bois fleuri, Lormont. www.lormont.fr



À TABLE !

Présentée dans les collections permanentes du musée, au sein des salons XVIII^e siècle de l'hôtel de Lalande, « L'Heure du souper ou l'art du bien-manger aux XVII^e et XVIII^e siècles » retrace la tradition du souper, de son origine étymologique à son évolution au fil des mœurs. L'histoire du souper est étroitement liée aux changements de mœurs et à une nouvelle gestion du temps et de l'espace domestique à l'époque moderne, avec, notamment, les changements induits par l'apparition d'une pièce dédiée au repas, la salle à manger, et la généralisation du « service à la française ».

« L'heure du souper ou l'art du bien-manger aux XVII^e et XVIII^e siècles », du jeudi 19 février au lundi 18 mai, musée des Arts décoratifs et du Design. Informations : 05 56 10 14 00



Bartabas © Nabli Boitros

EQUUS

Rencontre entre l'épure de l'art équestre de Bartabas et les gestes essentiels du flamenco millénaire d'Andrés Marín, *Golgota* convoque autour des ténèbres deux hommes, quatre chevaux et quelques autres animaux, sur les accents de la musique polyphonique espagnole du XVI^e siècle. En toile de fond, les questions de l'humanité, de l'animalité, du divin et de la croyance s'associent aux couleurs sombres empruntées aux toiles des maîtres du Siècle d'or, aux crucifixions, aux églises andalouses ou aux représentations mystiques du peintre Zurbarán.

Golgota, conception, scénographie et mise en scène, *Bartabas*, du vendredi 6 au dimanche 15 février, 20 h, sauf les 8 et 15 à 15 h, Grand-Théâtre. www.opera-bordeaux.com



© Silvana Gallinotti

! ARTE !

Du 6 février au 31 mars, l'Institut Cervantès présente MACLA BX 2015. Cette 2^e édition présente les œuvres d'artistes latino-américains installés dans la région de Bordeaux. Peintures, photographies, gravures et installations de treize jeunes talents (Ivan Torres, Carmen Herrera, Mauro Ceballos, Vera Picado, Tom Rosas, Ron Vargas, Aura Rojas, Fernando Cometto, César Octavio Santa Cruz, Gloria Vinci, Silvana Gallinotti, Andrea Ho Posa-ni) qui emmènent le public dans un voyage à travers leur continent et qui font découvrir leur originalité.

Muestra de Arte Contemporáneo LatinoAmericano, du vendredi 6 février au mardi 31 mars, Institut Cervantès. burdeos.cervantes.es

Institut Culturel
Bernard Magrez
Bordeaux

EXPRESSIONS URBAINES

Street Art, Graffiti & Lowbrow

PROLONGATION
JUSQU'AU 3 MAI 2015

COLLECTIONS

- GALERIE DU JOUR AGNÈS B. •
- NICOLAS LAUGERO LASSERRE •
- SPACEJUNK •

ARTISTES INVITÉS

- ALBER • JEF AEROSOL •
- INVADER • MONKEY BIRD •
- RERO • ROUGE • SWOON •

Ouvert du jeudi au dimanche de 14h à 19h
Tarifs : 7 € / réduit : 5 €
Gratuit : moins de 12 ans,
et le premier dimanche de chaque mois

CHÂTEAU LABOTTIÈRE
16 RUE DE TIVOLI BORDEAUX
T : 05 56 81 72 77
WWW.INSTITUT-BERNARD-MAGREZ.COM



© Martin Laporte

C'est un chanteur comme on en fait peu. Presque un chanteur de peu, dirait-on, même. Avec son piano et des mélodies telles des comptines, Pierre Lapointe s'impose en douceur dans le paysage.

AH! LAPOINTE

En quelques mois, le natif d'Alma a gagné le cœur d'une bonne partie du public français, qui ignorait jusqu'à son nom avant l'été. Un été où le Québécois a tenu un billet d'humeur quotidien en musique sur France Inter, la station de radio tombée elle aussi sous le charme de cet étrange troubadour aux allures d'enfant sage. L'art de Lapointe consiste à évoquer avec une fausse gaieté les choses les plus tristes. Car, malgré tout, le garçon a la bonne humeur qui tempère la mélancolie. Ses concerts s'entrecoupent de longues prises de parole où il blague entre deux histoires d'échecs et de solitude. L'humour au service de la dépression, en quelque sorte. Voilà dix ans que le chanteur a publié son premier album, chez lui, à Montréal. La « conquête » de la France se fera petit à petit, et le premier pas est cet album, Paris tristesse, enregistré en trois jours dans un studio de la capitale et qui vient de paraître. Et ce n'est pas seulement que son nom qui le rend proche de Bobby, lui qui joue aussi avec les mots comme s'il faisait sauter des osselets, pour distraire le spleen. Selon les moments, on songe à William Sheller lorsqu'il s'installe au piano, comme il s'apprête à le faire pour cette tournée française en solo, ou bien à Léo Ferré, dont il reprend *C'est extra*. Il semble bien qu'une fois encore la fameuse « chanson française » ait trouvé le salut outre-Atlantique. La bonne nouvelle, c'est que le Canadien, qui a dédié son dernier album à la France, compte y passer désormais le plus clair de son temps. **José Ruiz**
Paris tristesse, Pierre Lapointe, jeudi 12 février, 20 h 30, Le Rocher de Palmer, Cenon.
www.lerocherdepalmer.fr



D. R.

Emblème de l'empire Born Bad Records, Frustration occupe une indiscutable position dans le rock d'ici. Sur la scène du Bootleg, syncope et désirs exacerbés.

TANTALE

« Juste un truc vrai, tangible, présent, joué par un groupe de son temps et de son espace avec l'envie et la générosité de gamins partis, sourire aux lèvres et le poing levé, se battre torse nu contre des panthères dans la jungle cambodgienne. » Cette phrase signée Lelo Jimmy Batista, rédacteur en chef du site Noisey, extraite de la biographie accompagnant la publication d'*Uncivilized*, pourrait aisément résumer le cas Frustration. Outre une belle licence poétique, l'éminent collègue, pourtant peu amène avec la musique contemporaine hexagonale, pointe une qualité qui pourrait relever de l'évidence : le quintet parisien n'a jamais menti sur la marchandise. On aura beau citer pêle-mêle de nobles références (Warsaw, The Fall, Devo, Charles de Goal), voilà bien des types jouant comme si leur vie en dépendait. Une sincérité telle qu'elle fédère critiques et public dans un même élan ; quand on songe que *Blind* s'est retrouvé sur la bande originale de *La guerre est déclarée* de Valérie Donzelli ! Les plus aigris pourront évidemment objecter qu'en activité depuis treize ans, quoi de plus normal ? Certes, mais avec une chiche discographie au compteur (deux albums et une poignée de EP), il est aisé de deviner que le chemin du studio n'est emprunté que pour de bonnes raisons. Quant aux concerts, comment dire ? Au petit jeu décidément sans fin des emprunts, oser spontanément « An ideal for living » tombe sous le sens. Et dire qu'avec un tel alias, la satisfaction est à chaque fois garantie...

Marc A. Bertin

Frustration + VVVV, vendredi 6 février, 21 h,
Le Bootleg.
www.allezlesfilles.net



Big Youth © Quentin Gros

Les vétérans U-Roy et Big Youth se partagent la scène du Krakatoa. Car, même en plein hiver, brille le soleil du Reggae Sun Ska.

DADDY DEEJAYS

On ne peut pas dire qu'on donne dans la jeune pousse avec un plateau réunissant U-Roy et Big Youth. Leurs premiers singles, au sommet des charts jamaïcains, ils les ont placés au tout début des années 1970. Deux artistes de renom, invités par des experts du genre : la programmation est signée par l'équipe du festival Reggae Sun Ska, dans le cadre d'une série d'événements marquant le vingtième anniversaire de l'association (*lire ci-contre l'interview du directeur Fred Lachaize*). Vénérable pionnier, U-Roy fait clairement figure de maître du style DJ – dit encore « toaster » ou « talkover ». Nul doute qu'il ne devait guère s'imaginer, à l'époque de ses expérimentations, qu'en laissant son flow s'exprimer sur des versions instrumentales il allait donner naissance à un style qui atteindrait un tel niveau de dévotion, et ce à une échelle internationale. Les spécialistes des filiations musicales n'hésitent pas à parler d'« ancêtre du rap ». Son surnom, « The Originator », n'est certainement pas usurpé. Quant au funky et élégant Big Youth, directement influencé par le « parrain » DJ U-Roy, il s'est illustré dans le « Call And Response », technique de MC tenant de la joute verbale. Plus de cinquante ans après leurs premiers pas dans le show-business, les anciens sont toujours d'attaque pour chatter et toaster à l'attention de leur public. **Guillaume Gwarddeath U-Roy + Big Youth**, mercredi 4 février, 20 h, Krakatoa, Mérignac.
www.krakatoa.org



© GGW

L'association Reggae Sun Ska fête ses vingt ans. Deux concerts estampillés « Happy Birthday » résonneront à Pessac, une des trois communes du campus accueillant désormais l'emblématique festival, et à Cissac, dans le Médoc natal de l'association. Bilan d'étape et perspectives avec Fred Lachaize, directeur et programmateur.

Propos recueillis par Guillaume Gwarddeath

FEUILLE DE ROUTE

Alors que vous vous apprêtez à fêter l'anniversaire de votre association, que peut-on dire de la situation du festival ?

L'année dernière a été compliquée, avec une affluence en dessous de ce que nous attendions. Les dates de l'édition 2015 sont calées : du 7 au 9 août. Il est trop tôt pour parler de l'artistique, mais on peut dire que l'événement est déjà bien avancé.

Un de vos objectifs prioritaires est donc de remobiliser le public ?

Absolument. C'est un point à travailler. D'une part par la qualité de la programmation. D'autre part par la qualité de l'accueil, pour être au plus près de l'offre des grands festivals internationaux. La période a été choisie de manière à ce qu'il n'y ait rien d'autre dans le secteur hormis le Reggae Sun Ska. Aussi, ceux qui voudront sortir seront bien obligés de venir les trois soirs ! En plus, il fera beau !

Les doutes sur l'attitude de votre public ont-ils été levés ?

C'est vrai qu'on nous avait imposé d'importantes contraintes sécuritaires. Or, on a pu voir que notre public ne « craignait » pas et qu'il est au contraire extrêmement cool. En outre, nous avons démontré la fiabilité de notre équipe. Son étiquette « reggae » ne doit pas en faire un festival marginal.

Vous avez donc gagné en légitimité ?

Ah oui ! Tout le monde a vu ce que donnait le Sun Ska, et que le lieu était bien. On a rencontré un écho extrêmement favorable de la part de l'ensemble des partenaires, institutionnels ou privés. Toutes les rencontres depuis fin août sont extrêmement positives, si ce n'est enthousiastes.

Les concerts pour fêter votre anniversaire ce mois-ci relèvent-ils d'une démarche sincère ou s'agit-il d'un coup de pub ?

Je dirais qu'il y a un côté « concerts de soutien » – les artistes viennent d'ailleurs se produire avec cette démarche. Le Reggae Sun Ska a subi un déficit, financièrement parlant. Notre urgence, c'est de pouvoir retomber sur nos pattes, en plus de notre volonté de développer des activités au nom du Reggae Sun Ska tout au long de l'année. C'est le cas, par exemple, d'un concert comme celui d'U-Roy et Big Youth au Krakatoa, ou des soirées organisées à L'Accordeur de Saint-Denis-de-Pile, à La Teste ou au Pays basque. Il nous importe aussi d'être présents toute l'année sur l'université, ainsi qu'aux côtés des différentes mairies du territoire du festival.

Le Reggae Sun Ska, c'est le vaisseau amiral de tout un groupement d'activités...

Le festival est accompagné par nos structures de production de tournées et de concerts, et par notre label indépendant Soulbeat Records. Ce sont les mêmes personnes qui travaillent sur tous ces projets. On peut dire que c'est la même famille.

20 ans - 20 artistes, vendredi 13 février, 19 h 30, salle Bellegrave, Pessac.

Papa Style + Les lacets des fées + Arica'n'Percu + Médoc Reggae All Stars, vendredi 20 février, 19 h 30, salle culturelle, Cissac-Médoc.
www.musicaction.fr
www.reggaesunska.com

FEVRIER
ELUVEITIE + Guest
 07 FEV. ROCK SCHOOL BARBEY, BORDEAUX

MARS
DEPORTIVO + Guest
 11 FEV. BOAT, BORDEAUX

MARS
VIANNEY
 04 MARS ROCK SCHOOL BARBEY, BORDEAUX

MARS
BENJAMIN CLÉMENTINE
 13 MARS KRAKATOA, MÉRIGNAC

MARS
FREAK KITCHEN
 15 MARS ROCHER DE PALMER, CENON

AVRIL
NACH
 26 MARS ROCHER DE PALMER, CENON

AVRIL
IGIT
 14 AVRIL ROCK SCHOOL BARBEY, BORDEAUX

MAI
FRERO DELAVEGA
 23 MAI PATINOIRE MERIADECK, BORDEAUX

MAI
AL DI MEOLA
 24 MAI ROCHER DE PALMER, CENON

Plus d'informations sur www.base-productions.com

Points de vente habituels : Locations Pnac, Carrefour, Géant, Magasins U, Intermarché.
www.fnac.com, 0 892 63 38 22 (0,34€/min)

14.02.15

DO

DJ OCTOPUS
 HOEJEON SOLI
 4 2 1 9 5
 RESSMOON

HERETIC CLUB - templaterecords.com - SHOWCASE



© Lika Kalandadze



© Camp Claude - Diane Sagnier



D. R.

feppia
Fédération des Éditeurs et Producteurs
Phonographiques Indépendants d'Aquitaine

Depuis la publication en 2012 de *Calendar*, chez Talitres, Motorama est devenu une espèce de must have indie ralliant plus d'une âme à sa cause new wave.

SPOUTNIK

À vrai dire, Rostov-sur-le-Don, la « porte du Caucase », à plus de 1 000 kilomètres au sud de Moscou, ne ressemble guère à Manchester ou Liverpool. Pourtant, depuis 2005, Vladislav Parshin et ses Cosaques s'ingénient sans singerie à perpétuer l'héritage conjugué de Joy Division et des Chameleons. Délaissant la langue de Konstantin Nikolaïevitch Lavronenko au profit de celle de Ian Curtis, le désormais quintet se glisse avec une rare habileté dans l'intervalle, entre palimpseste et relecture. Le plus surprenant, malgré tout, résidant dans le choix d'un alias en hommage à un *teenage road-trip* américain du début des années 1990... L'augural *Alps*, enregistré avec tout le rudiment technologique de l'ère soviétique en 2010, connu une diffusion tardive (2013) à l'Ouest grâce aux oreilles en éveillé de l'étiquette bordelaise Talitres, qui, entre-temps, avait signé *Calendar*, deuxième format long de la formation, dès lors promise à une belle et méritée exposition médiatique. Nourri d'un certain esprit Do It Yourself, Motorama a su, en outre, bâtir une carrière sans concession à domicile ; le genre d'attitude propre à séduire leur exigeant label français qui vient de publier *Poverty*, troisième album officiel, condensant en à peine plus de trente minutes tout ce qui est à l'œuvre depuis l'origine : le sens inouï du principe pop, la rigueur cold wave, le bon goût synthétique et ce je-ne-sais-quoi d'exotique. Loin, très loin, des poses façon fades revivalistes, un émoi digne des débuts de The National. **MAB Motorama + Atom**, samedi 7 février, 19 h 30, I.Boat. www.iboat.eu

Le festival bourgeois *Die sauvage* s'éloigne du cadre atypique de son édition estivale pour un rappel au chaud.

BORN TO BE SAUVAGE

La vie sauvage, l'Américain Ralph Waldo Emerson l'a fixée pendant des plombes au XIX^e siècle et a fini par écrire : « *N'allez pas là où le chemin peut mener. Allez là où il n'y a pas de chemin et laissez une trace.* » C'est un bon slogan pour un festival, quel qu'il soit. Dans les années 1960, pour conquérir des oreilles somme toute vierges de musique, puisque son histoire était assez peu avancée, il fallait faire du « *roaaar* » pour générer du « *wow* ». En 2015, les maisons de disques ont eu un demi-siècle supplémentaire pour épuiser notre enthousiasme ; la spontanéité s'est affadée et nous nous appuyons sur d'autres codes. Et, avouons-le franchement, il est parfois difficile de faire le tri dans les programmations. Vie sauvage s'en tire pourtant très bien. Parce qu'on se dit d'abord que l'Impératrice et Camp Claude sont des spécialistes de la tournée sur Paris intra-muros et qu'ils font de la pop pour les gens qui écoutent surtout de l'électro, mais on se retrouve surtout avec une musique tellement classe qu'on boutonne sa chemise jusqu'en haut pour l'écouter. Camp Claude : une photographe, et Mike et Léo de Tristesse Contemporaine. Diane Sagnier y chante de la même façon que les actrices hitchcockiennes font du cinéma : avec grâce et distanciation froide. L'Impératrice balance de la disco pop sur la voix d'un des membres d'Isaac Delusion, et Fellini Félin assure le ratio local dans la même esthétique. Une programmation à la fois branchée, sophistiquée, mais très accessible. **Arnaud d'Armagnac Camp Claude + Impératrice + Fellini Félin**, vendredi 13 février, 19 h, I.Boat. www.festivalviesauvage.fr

GLOIRE LOCALE

par **Guillaume Gwarddeath**

Sa mixtape *Le Lab'Oratoire* avait fait office de carte de visite que l'on conserve. Son succès au Bordeaux, mon tremplin (musical inter-quartiers) avait agi comme un accélérateur de talent. Artiste solo à la démarche collective, le rappeur *Keurspi* n'a de cesse de mettre les bouchées doubles.

ENTRÉE EN MATIÈRE

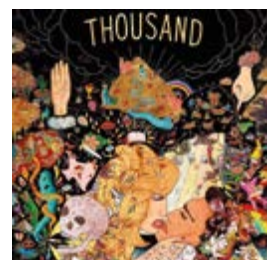
À Blaye, au sein de son groupe de potes du lycée Jaufré-Rudel, il y avait le rappeur Fayçal. « *J'ai le flash de cet épisode où il nous a montré un texte dans la cour de récré, on a trouvé ça plus beau et plus puissant que ce qu'on étudiait en cours de français.* » Dès le lendemain, Keurspi improvise ses premières sessions autour d'une modeste sono de karaoké. Pour se lancer dans le rap, pas besoin d'années d'apprentissage ou d'un matos de dingue : « *Le beat, une feuille, un stylo et c'est parti : c'est un art brut.* » Après l'amour des mots vint le sens de la technique, en écoutant plus de rap, notamment américain. C'est d'ailleurs le surnom de « *Wu-Tang bordelais* » qui est venu coller à la peau du 99 Pro-G, son premier vrai collectif. DRBX, un ex du 99, l'accompagne à présent aux côtés de quatre musiciens et du beatboxer Beasty, qui vient d'intégrer l'équipe. Keurspi avance en groupe. Soit Keurspi & The Qui-Gunz, référence tiroir à *Star Wars* et à l'esprit du qi gong, art chinois de la maîtrise de l'énergie vitale – plus la gâchette des « *Gunz* », sans doute pour accentuer le côté hip hop. Sur le titre *Tao*, celui de son dernier clip, et en attendant une série de EP à paraître, Keurspi le promet : « *Prochaine étape, on retourne toute l'industrie.* » Tel est son thème majeur défendu depuis le jour où il a tenu le carnet dans une main et le micro dans l'autre : « *Can't stop/won't stop.* » Frapper de grands coups mais aussi envisager « le dépassement, l'élevation de soi ». Keurspi, prolix porte-parole, porte un nom qui, en verlan, signifie « *speaker* ». **Gavlyn + Akua Naru + Keurspi**, mardi 10 février, 20 h 30, Le Rocher de Palmer, Cenon. www.keurspi.com

LABEL DU MOIS Talitres



Depuis l'inaugural *Status* (premier album du trio new-yorkais Elk City) à l'orée des années 2000, le label Talitres développe un catalogue aux confins de la pop et du folk. Au fil des années, des découvertes et des signatures, une seule exigence : défendre les artistes qui parlent à nos oreilles et qui secouent notre cœur. Emily Jane White, Micah P. Hinson, Motorama, François and The Atlas Mountains, The Callstore..., telles sont quelques pierres de l'édifice.

ALBUM DU MOIS



Thousand

de Thousand (pop)

Thousand est le projet de Stéphane Milochevitch. Ce deuxième album est le fruit d'une longue et belle épopée (avec entre-temps une apparition à l'écran et sur la B.O. du film de Christophe Honoré *Les Biens-Aimés*). Désormais en formation trio pour le live, Thousand y dévoile une inestimable collection de perles pop folk, un songwriting élégant et racé qui doit autant à Bill Callahan qu'aux Supremes.

SORTIES DU MOIS

Sixty Sinking Sailing Ships

Sweat Like An Ape! (rock)
Platinum Records

Les Saisons du silence

Olivier Depardon (rock)
Vicious Circle

Prints

Gomina (pop)
Bordeaux Rock

Army Of Me (EP)

Senbei (bass)
Banzaï Lab

La **Compil Hiver** de la Feppia est toujours disponible sur : www.feppia.org

POINT D'ORGUE

par **France Debès**



Teodor Currentzis © Robert Kittel - SonyClassical

WE LOVE TEODOR

Frileux, conservateurs, fanatiques du bel canto, dictateurs *opéraphiles* du XIX^e siècle, aux abris ! Le vent souffle fort des frontières de l'Oural, à Perm, ville au cœur d'une révolution musicale. Les opéras de Mozart en sont le sujet, l'objet, la révélation.

Un jeune Grec émigré en Russie, à Saint-Petersbourg pour ses études, puis à Novossibirsk pour sa carrière, embarque pour la ville natale de Serge de Diaghilev un collectif d'amis musiciens avec lequel il explore toutes les musiques. Teodor Currentzis et son orchestre MusicAeterna dézinguent toutes nos certitudes et déboulent en répertoire pourtant labouré fraîchement pour s'emparer de Mozart, Purcell, Mahler, Ravel, Rameau et Chostakovitch dans une époustouflante embardée.

Si « inouï » a un sens, c'est bien à ces œuvres qu'il faut l'appliquer. La personnalité hors normes de Currentzis, empoignant avec science tous les répertoires classiques d'un orchestre, balaie les réserves, et il dit lui-même qu'il tourne le dos à une lecture confortable et bourgeoise pour une vision extasiée et orgasmique (à propos des *Noces de Figaro*). Il dit surtout que la musique est l'art de passer de la réalité à l'irréalité.

Alors que les Harnoncourt et Jacobs ont traduit avec grâce les opéras de la période baroque, ceux de Mozart (XVIII^e siècle), auxquels ils ont apporté un nouveau souffle, sont aujourd'hui secoués par une tempête sibérienne.

Le miracle est dû à la cohésion du groupe (orchestre, chœur, ballet) installé à l'Opéra de Perm, devenu champ d'exploration.

La jeunesse, l'enthousiasme, la vitalité et l'engagement des troupes en sont le moteur.

C'est ici que l'envoûtant Teodor leur propose une nouvelle vie loin du rythme de routine des orchestres institutionnels. Ils vivent et vibrent ensemble, passent des nuits en lectures poétiques, films ou discussions. Les brillants lauréats russes s'y impliquent, partageant cette aventure propre à l'élan juvénile. Aussi, le résultat n'est pas une usine à opéras ou à ballets. L'institution ne ressemble à aucune autre. En 2011, quand le maire proposa à Currentzis de prendre en charge l'opéra, celui-ci imposa des conditions encore jamais négociées : liberté totale d'accès, de résidence, d'horaires de travail et d'enregistrements, mise à disposition de tous les services à la demande et réalisation des concerts quand les répétitions sont satisfaisantes.

Cette ville, longtemps manufacture d'armement sous le régime soviétique, ignorée des voyageurs, fabrique aujourd'hui un autre type de munitions plus nécessaires à notre survie : la musique, l'art. L'enregistrement de la trilogie des opéras de Mozart / da Ponte prend fin cette année. Aujourd'hui, il met en boîte *Don Giovanni*, tandis que *Les Noces de Figaro* et *Così fan tutte* décoiffent déjà tous les curseurs. Si vous n'avez jamais entendu un opéra de Mozart, écoutez *Così* – le plus juvénile, émouvant, précis, bien articulé, joué et amusant qui soit. Les ébats vocaux sont malicieusement dialoguant avec le pianoforte inventif. L'orchestre tient un rôle royal, les instruments sont comme il se doit conformes à l'époque. Et la succession d'airs tendrement écrits suspend le temps et étirent au plus fort.

RAPIDO

Insolite et osé : une viole de gambe accompagnée de textes sur la scène de l'Olympia d'Arcachon ! **Natacha Maufrais** en concert-lecture des *Lettres de Madame la Duchesse d'Orléans, belle-sœur de Louis XIV*, lundi 23 février à 19 h • Gonflée, joufflue et encombrante la contrebasse, mais drôle devenue parasite. **La Contrebasse**, de Patrick Süskind, avec Clovis Cornillac, jeudi 12 février, 20 h 45, théâtre Le Liburnia, Libourne.

L'OCCASION OU JAMAIS



100 vélos de 30 à 240 €

8 solex à partir de 300 €

15 mobylettes à partir de 250 €

10 scooters à partir de 550 €



depuis
1974

RÉPARER
RECYCLER
SAUVER

c'est notre philosophie !

www.velo-occasion.com

ECO CYCLE

36, avenue Aristide Briand

ARLAC MERIGNAC

05 56 96 07 50

(derrière hôpital Pellegrin)

Tram : ligne A arrêt Peychotte



Plus d'une centaine de documents rassemblés au 308 pour apprécier les travaux de neuf nouveaux bureaux d'architecture et architectes belges. Il s'agit du troisième volet consacré à la création architecturale en Fédération Wallonie-Bruxelles.

BÂTI PASSIONNÉMENT

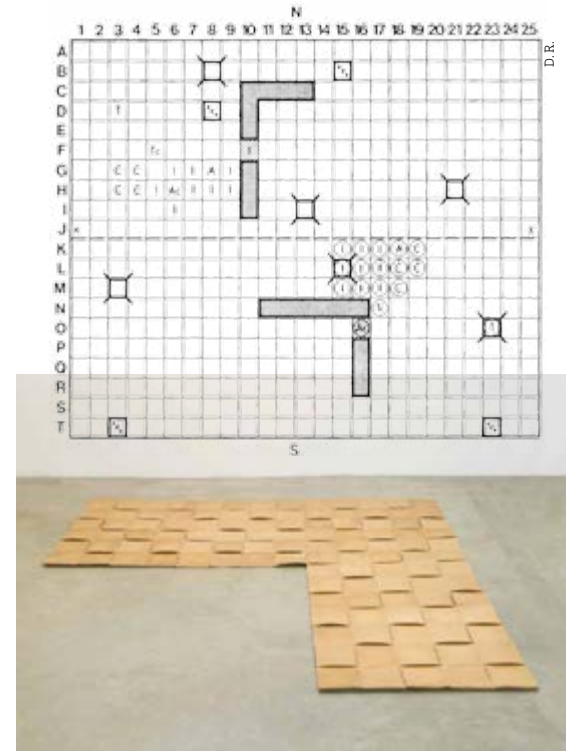
Choisis par le commissaire Pablo Lhoas, quarante-cinq mots clés, parmi lesquels « eschatologie », « occlusion », « passage à l'acte », « changer le monde », « corps caverneux », « néo-art nouveau », « processus », « structure », « exotiques », « géométrie », « domesticité », « centaure », « néo-rétro-fonctionnalisme », etc., organisent entre eux les plans, les images, les représentations 3D et les collages. Les idées sont nombreuses, diverses et souvent inventives. ADN architectures, Vincent P. Alexis, Label architecture, LLAC architectes, Radim Louda, Orthodoxe, Specimen, Vers.a et V.O. abordent leur discipline sous de multiples facettes. Citons l'approche concrète menée par l'agence Specimen, qui développe des projets élégants témoignant d'un goût affirmé pour la géométrie souvent visible dans le traitement des façades de plusieurs projets de maisons individuelles. Citons également l'approche plus radicale, voire engagée, de Vincent P. Alexis, qui, outre des collaborations régulières avec le bureau d'architecture Mood, réalise de nombreuses actions dans l'espace public, comme cette cabine en latex posée en 2013 sur le parvis du palais de justice de Nantes, dessinée par Jean Nouvel pour dénoncer, sinon son côté autoritaire, « son côté sadique ». **Marc Camille**
« **Dithyrambes, [Re]Nouveaux Plaisirs d'architecture #3** », jusqu'au vendredi 20 février, au 308.
www.le308.com



Le rôle inédit occupé par les femmes de Gironde durant la Première Guerre mondiale fait l'objet d'une large exposition intitulée *L'autre Front*. Histoire des prémices d'une émancipation trop vite contrariée.

DEBOUT!

Issue des années 1970 et de l'émergence d'une histoire des femmes, l'histoire culturelle et sociale des conflits armés, longtemps occultée par des récits exclusivement militaires de la guerre, a permis de lever le voile sur les responsabilités et les métiers nouveaux investis par les femmes au cours de la Première Guerre mondiale. Appelées à prendre la place des hommes dans l'économie comme dans la cellule familiale, à la ville comme à la campagne, elles participent à l'effort national, endossant des fonctions aussi diverses qu'infirmière, cheffe de famille, munitionnette, ouvrière agricole, enseignante ou encore conductrice de tramways... Consacrée spécifiquement aux « femmes de Gironde au temps de la Grande Guerre (1914-1918) », *L'autre Front* aborde son sujet à travers trois thématiques : la séparation (éloignement des époux, deuils), la mobilisation de la main d'œuvre féminine et le contrôle des corps et des esprits. Ce dernier volet témoigne du conservatisme de la société française à l'égard du droit des femmes qui a engendré un retour général au foyer conjugal dès la fin du conflit malgré l'élan d'émancipation qu'il a permis. Réunissant archives officielles, films rares et documents intimes (correspondance), l'exposition contribue à approcher les événements à l'échelle de l'individu et à transmettre une histoire sensible de ces femmes en temps de guerre. **MC**
« **L'autre front, Les femmes de Gironde au temps de la Grande Guerre (1914-1918)** », jusqu'au dimanche 1^{er} mars, Archives départementales de la Gironde.
archives.gironde.fr



Conçue par le commissaire et critique d'art Didier Arnaudet, « *Fantaisie claire obscure* » réunit au Rocher de Palmer une dizaine d'œuvres issues des collections du Frac Aquitaine et du CAPC selon une partition inspirée par Guy Debord.

LES GRANDES MANŒUVRES

Jeu de stratégie militaire pour lequel Guy Debord déposa un brevet dès 1965, *Le Jeu de la Guerre* – ouvrage coécrit avec Alice Becker-Ho et publié en 1987 aux éditions Gérard Lebovici – sert ici de point de départ pour une scénographie pensée comme un champ de bataille. La disposition des œuvres sur une sorte de damier joue sur l'incongruité parfois des associations et des vis-à-vis. Au sol, la longue ligne de fer sinieuse de Monika Droste et Guy Rombouts sépare l'espace en deux parties. La vague monumentale en contreplaqué peint en blanc de Pierre Labat, le buste à tête de lapin en billes de verre de Richard Fauguet, les rouleaux de grillage présentés à la verticale de Claude Gilli, ou encore les vitrines de Didier Marcel et les entrelacements de cuir de Leonor Antunes se côtoient selon des principes d'opposition et de confrontation, ouvrant de nouvelles pistes de lecture. La théâtralité assumée de la scénographie, la mise en lumière des pièces et la diffusion aléatoire d'une sélection de quatre morceaux de musique contribuent à créer différents univers au sein desquels le spectateur est invité à se fabriquer ses propres récits tout comme à se laisser porter d'une ambiance à l'autre, d'œuvre en œuvre, dans des mouvements de bascule perpétuels alliant la légèreté au tragique et la gravité à la fantaisie. **MC**
« **Fantaisie claire obscure** », du vendredi 13 au vendredi 27 février, Le Rocher de Palmer, Cenon.
www.lerocherdepalmer.fr



John Baldessari, *Throwing Three Balls in the Air to Get a Straight Line* (1973)

Historienne de l'art et fondatrice du site www.dda-aquitaine.org, consacré aux travaux d'artistes aquitains, Camille de Singly signe le commissariat de l'exposition « Série P » à l'Artothèque de Pessac.

X PHOTOGRAPHIES + X ENTRE-DEUX = 1 SÉRIE ?

Camille de Singly a choisi d'interroger la notion de série dans l'histoire récente de la photographie en s'appuyant sur les travaux d'une dizaine d'artistes sélectionnés dans la collection de l'Artothèque. Cependant, il ne s'agit pas de documenter l'apparition et le développement de ce phénomène par une approche chronologique ou historique, mais plutôt de se demander ce que la série fait à la photographie. Poser ainsi la question, c'est avoir rapidement à l'esprit l'exemple des séries télévisées et du découpage de la narration, usant du suspense et du rebondissement, créant le rythme et l'attente.

La série arrive tôt en photographie, dès 1851, par le biais de commandes visant à inventorier le patrimoine architectural français, ou encore sous la forme de reportages à caractère scientifique et journalistique. « *La sérialité sert à cataloguer le réel* », explique la commissaire. Par la suite et jusqu'aux années 1960, les associations entre les images se complexifient en s'émancipant de leur valeur strictement documentaire – flirtant d'ailleurs avec la notion de collection. La série offre alors de nouvelles possibilités narratives.

Au cours des années 1970 et 1980, la photographie devient un moyen d'expression à part entière au même titre que la peinture, la sculpture ou la vidéo. Ce changement de statut a son importance, car, jusqu'à la fin des années 1970, la plupart des images créées par les artistes développant des pratiques usant de protocoles, de performances et d'interventions *in situ* ont valeur de

traces (parfois améliorées), à l'instar de l'Islandais Sigurdur Gudmundsson ou de l'Américain John Baldessari – illustre représentant de l'art conceptuel –, tous deux présents à travers des séries de photographies restituant des actions éphémères. La particularité étant que chacun des clichés, associé ou pas à du texte, encadré séparément, a valeur de pièce unique.

Les années 1980 sont notamment marquées par des « *sujets a priori sans qualités* » adossés à une esthétique pauvre, « *auxquels la série donne corps, et même parfois sens* », précise Singly. Au cours des années 2000, certains artistes célèbrent le quotidien en collectant des images d'amateurs qu'ils retravaillent et associent les unes aux autres. L'exposition montre, à travers des pratiques très différentes et un accrochage gouverné par des rapprochements formels, la capacité d'un travail mené en série à produire autant d'élan dans la narration que de silence. Elle semble mettre en cohérence une idée et organise dans le même temps les respirations. Et c'est sans doute dans ces espaces entre les arrêts et les reprises que vient se loger une sorte de poésie de la discontinuité.

« **Série P** », commissaire Camille de Singly, jusqu'au samedi 28 mars, Les Arts au mur – Artothèque, Pessac. www.lesartsaumur.com

Du 16 janvier au 18 avril 2015

Entrée libre

Du lundi au vendredi de 10h à 18h

Le samedi de 14h30 à 18h30

FONDS RÉGIONAL

D'ART CONTEMPORAIN

AQUITAINE

Hangar G2, Bassin à flot n°1

Quai Armand Lalande

33 300 Bordeaux

Tram B, arrêt Bassins à flot. Parking.

www.frac-aquitaine.net

À VUE DE PIED, À VUE DE NEZ UNE EXPOSITION VRAIMENT UNDERGROUND

PROGRAMMATION CULTURELLE

Qui danse ?

Atelier d'expérimentation chorégraphique,
avec la Compagnie La Tierce

Pour les enfants 6-12 ans :

- Individuels : 11 avril · 15h-17h30 · 3€*
- Centres d'animation : 17, 18 et 19 février · 14h-16h · gratuit
- Pour les familles : 20 février · 15h-17h30 · 3€*

Weekend Télérama

Entrée libre

• Samedi 21 mars

Visite de l'exposition : 14h-15h

Atelier adultes *Qui danse ?* : 15h-17h30

• Dimanche 22 mars

Visite : 14h-15h

« Temps libre » : 14h-16h

> performance dansée par le Jeune ballet d'Aquitaine

« Living Archives » : 16h-17h

> conférence de Sébastien Pluot,
historien de l'art et commissaire indépendant

Visite guidée

Tous les samedis à 16h30 · Entrée libre

Pour les groupes d'individuels (15 min.) : 30€*

Visit in English

Saturdays February 28, March 28 and April 18

3 pm. Free

*Inscriptions : 05 56 13 25 62 ou eg@frac-aquitaine.net



© Anne-Marie Gintrand



© Winshluss



© Pierre Touron. Modèle déposé.



© Christian Bonnefoi

UN COUP DE PINCEAU MUSICAL

Un ensemble récent de peintures expressionnistes et gestuelles d'Anne-Marie Gintrand est exposé sur les cimaises de la galerie Guyenne Art Gascogne. Évoquant le travail de l'Américaine Joan Mitchell, les tableaux, réalisés au couteau ou au pinceau, donnent à voir une recherche centrée sur les rapports entre couleur, lumière et matière. La série « Réflexion », démarrée en 2013, composée de toiles de grand format, restitue l'importance du geste dans son travail où l'enjeu réside dans l'équilibre à trouver entre l'ordre et le chaos. L'œuvre *Réflexion 1* capture le rythme, le mouvement et l'énergie qui caractérisent sa peinture. Il faut observer ici le passage progressif des couleurs froides vers des tonalités plus chaudes, logées dans le haut de la composition. La quantité de matière picturale déposée au couteau renseigne sur la rapidité d'exécution et la vivacité du geste, parvenant ainsi à créer cette impression de mouvement à la surface de l'eau. D'une façon plus générale, si le dessin existe à de rares occasions, il n'y a jamais de scénario. Le tableau monte au fur et à mesure que les couleurs sont appliquées. Ce qui se dégage, outre un élan presque mystique, c'est le sentiment d'avoir à faire, quelles que soient l'équation et les tensions, à une partition colorée gouvernée par l'improvisation.

« **Couleurs émerveillées** », **Anne-Marie Gintrand**, jusqu'au samedi 7 mars, galerie Guyenne Art Gascogne. www.galerieag.fr

MANET AUX ENFERS

Il fallait oser revisiter en 3D *Le Déjeuner sur l'herbe* d'Édouard Manet (1832-1883) et le jeter dans les flammes de l'enfer. Vincent Pannonaud, alias Winshluss, l'a fait en ramenant ce tableau dans son univers à la fois drôle, parodique et décapant. Peint en 1863, le tableau fit scandale : outre la facture (les contrastes marqués, le lointain jugé mal exécuté), c'est la présence d'une femme complètement nue (la nudité étant en partie drapée dans les représentations picturales à cette époque) au côté de deux hommes habillés qui déranga le plus. Cette œuvre, montrée au Salon des refusés en 1863, jugée révolutionnaire, propulsa Manet en chef de file des impressionnistes. Son *Olympia*, réalisée la même année, en fit de façon irréversible un peintre audacieux et moderne. C'est donc en volume, dans la vitrine du Crystal Palace, place du Parlement, que l'auteur de *Monsieur Ferraille* présente sa version sous la forme d'un diorama découpé en plusieurs plans rétroéclairés, disposés dans une boîte de grand format. Le résultat ? Une satire acide de la société de consommation ayant atteint le chaos, réunissant des squelettes animés corrompus par l'argent, le sexe, etc.

« **Le déjeuner sous l'herbe** », **Winshluss**, jusqu'au dimanche 1^{er} mars, vitrine du Crystal Palace. www.zebra3.org

LES MYSTÈRES DE L'ÉTHER

Christine Duboz, Xavier Rèche, Agnès Torres, Pierre Touron et Tramée 3.com – tous membres de l'association Diffractis – exposent leurs œuvres à la galerie Rezdechaussée. Les travaux réunis questionnent et jouent sur la notion d'éther, dont l'existence remonte à l'Antiquité, qualifié de cinquième élément par Aristote, considéré comme une « *matière subtile composée de corps invisibles permettant le mouvement des planètes et le déplacement de la lumière* » par René Descartes ou comme « *une espèce d'esprit très subtil* » par Isaac Newton. Ayant longtemps eu un rôle permettant d'expliquer la gravitation et la propagation de la lumière, l'hypothèse de l'éther se confond presque avec l'histoire de la physique. Aujourd'hui, si son nom n'est plus d'usage, son concept demeure (indispensable), notamment pour décrire les propriétés de l'espace ou du vide. Les cinq artistes ont choisi d'évoquer ce concept en rassemblant peintures, photographies, sculptures, installations et vidéos. L'encre sur papier de Christine Duboz tente une représentation en mettant en scène des jeux de transparence, de couleurs lactescentes, de formes minuscules, comme s'il s'agissait d'une vue au microscope, tandis que la sculpture de Xavier Rèche, composée de tuyaux, montre les tensions à l'œuvre dans le maintien d'un fragile équilibre des choses.

« **L'air autour des choses** », du jeudi 5 au dimanche 15 février, galerie Rezdechaussée. www.rezdechaussee.org

SUPERPOSITIONS

La galerie DX accueille une sélection des derniers travaux de l'artiste français Christian Bonnefoi, dont le travail avait bénéficié en 2008 d'une exposition monographique au Centre Georges-Pompidou. Programmée en parallèle d'une rétrospective présentée jusqu'au 15 mars à la Base sous-marine, « *Œuvres récentes* » réunit dans les espaces d'exposition de la galerie un ensemble de peintures appartenant à sa toute dernière série intitulée « PL IV ». Depuis les années 1970, Bonnefoi développe une œuvre picturale issue du courant de l'abstraction géométrique. Sa démarche, éminemment conceptuelle et spéculative, avance sous la forme de variations au sein de grandes séries. Il s'attache à l'exploration de pratiques plastiques alliant le collage, l'assemblage et le montage mettant à mal l'unité de la surface du tableau. Utilisant la tarlatane et le papier de soie, il procède par une suite d'imprégnations et de superpositions de la peinture acrylique, du crayon graphite ou du pastel. Ces techniques supposent un jeu ouvert d'extractions ou d'extensions, d'entrelacements et d'assemblages qui donnent à l'œuvre sa forme finale. Avec la série « PL IV », il travaille cette fois de manière quasi exclusive avec de la peinture et déploie un style plus expressif laissant imaginer des gestes spontanés presque pulsionnels ouvrant sur une part plus mystérieuse, presque intime, de son travail, rappelant cette phrase d'Oscar Wilde citée à propos : « *Il a y quelque chose de plus énigmatique que l'invisible, c'est le visible.* »

« **Œuvres récentes** », **Christophe Bonnefoi**, jusqu'au samedi 14 mars, galerie DX. www.galeriedx.com

RAPIDO

Le **CAPC** présente trois nouvelles expositions : l'une, collective, intitulée « **Ce qui ne sert pas s'oublie** », une autre coproduite avec le musée du Jeu de Paume consacrée au jeune artiste **Vandy Rattana**, la dernière programmée dans le cadre de « **L'Écran : entre ici et ailleurs** », donnant à voir une installation vidéo de **Harun Farocki** ; jusqu'au 3 mai, www.capc-bordeaux.fr • Au **Polarium**, la photographe **Anne-Cécile Paredes** propose « D.F.I., document fictionnel d'identité », une exposition collective explorant les questions d'héritage et de transmission auprès de descendants d'Algériens ou de Français ayant vécu en Algérie ; du 27 février au 10 mars, www.pola.fr • Jusqu'au 15 mars, la **Base sous-marine** organise « Variations », grande rétrospective consacrée à **Christian Bonnefoi** ; informations : 05 56 11 11 50.

De nouvelles voies de dialogue entre art et archéologie à travers la mise en scène d'une sélection d'œuvres d'art contemporain issues de la collection du Frac Aquitaine dans les salles du parcours permanent du musée d'Aquitaine consacrées à l'histoire de Bordeaux et de sa région. Une confrontation orchestrée autour des notions de traces et de présences lacunaires.



DES TEMPS QUI SE REGARDENT

Quatrième et dernier opus du cycle d'expositions Art & archéologie initié par le Frac Aquitaine, « Les narrations de l'absence » s'intéresse à la discontinuité du savoir produit par cette science du fragment qu'est l'archéologie, aux traces qui restent comme à celles qui manquent et aux récits parcellaires qui en émanent. L'exposition, conçue par le commissaire François Loustau et le responsable du service culturel du musée d'Aquitaine Daniel Gonzalez, propose un cheminement d'œuvres choisies dans la collection du Frac Aquitaine et disséminées ici le

long du parcours permanent du musée traversant les époques de la préhistoire au XVII^e siècle. Par un jeu de mises en regard, le plus souvent sous la forme de clins d'œil ou d'associations de formes et de sens, les pièces historiques se trouvent comme colonisées par des enjeux artistiques contemporains. Elles tendent à apporter sur les œuvres du présent des éclairages nouveaux liés à l'imaginaire archéologique. Ainsi, les dessins du plasticien Paul-Aymar Mourgue d'Algue, laissant entrevoir des formes et des textes entièrement recouverts de marqueur noir, peuvent évoquer

les effets de superposition et de brouillage des signes abîmés par l'empreinte du temps. Les Dessins disparus de Sarkis, qui ouvrent l'exposition, rappellent les gravures pariétales, la labilité de ces grandes fresques rupestres comme la permanence de leur mystère. Leurs interprétations, aussi scientifiques soient-elles, restent analogues à la restitution d'un rêve liant de manière inextricable le réel et l'imaginaire dans les lacunes du passé. Plus loin, les portraits photographiques aux visages découpés de Hans-Peter Feldmann, *Love Couple Clipped*, présentés en vis-à-vis

d'une statue acéphale d'orateur de l'Antiquité, traitent à la fois des vestiges du passé à jamais incomplets, de l'absence et du souvenir. Les artistes semblent ici regarder le présent comme les archéologues regardent le passé, « pour faire surgir des mémoires enfouies, s'interroger sur notre identité et nos origines ; pour comprendre que rien ne disparaît, mais que tout demeure en survivance ». **JMC**

« Les narrations de l'absence », du mardi 10 février au dimanche 31 mai, musée d'Aquitaine. www.frac-aquitaine.net

Dans le cadre du festival Ritournelles au Molière-Scène d'Aquitaine. Création du spectacle « Match! »

- Tu passes ?
- Après Match !



L'AQUITAINE, RÉGION CULTURELLE DYNAMIQUE

SIX OBJECTIFS PRIORITAIRES

- Développer les industries culturelles et créatives
- Contribuer à l'aménagement culturel durable du territoire
- Valoriser le patrimoine culturel régional
- Favoriser la diversité de la création artistique professionnelle
- Accompagner les politiques d'éducation et de médiation artistique et culturelle

UNE ACTION QUI S'APPUIE SUR DES OUTILS RÉGIONAUX, LES AGENCES CULTURELLES

aquitaine.fr



RÉGION AQUITAINE



Comédien emblématique de Jean-François Sivadier, Nicolas Bouchaud propose en parallèle depuis quelques années des créations plus personnelles et singulières, une sorte de petit théâtre à vivre et à penser. Après *La Loi du marcheur*, d'après les entretiens de Serge Daney, puis *Le Projet Luciole*, voici *Un métier idéal*, d'après John Berger, manière de dresser un « pont poétique » entre médecine et théâtre.

Propos recueillis par **Pégase Yltar**



© Jean-Louis Fourmier

LA SCÈNE, UN TRUC DE MALADE

Quelle est la genèse de ce projet ?

Il part du livre que j'ai lu à sa traduction, il y a quelques années. J'ai tout de suite eu de l'empathie pour le sujet, le personnage. Berger y suit un médecin de campagne, John Sassal, dans l'Angleterre rurale de la fin des années 1960. Quelqu'un qui a choisi de travailler pour le service national de santé, en un sens un militant. C'est une forme assez hybride : à la fois enquête, recueil de nouvelles, livre sur la médecine, pamphlet... Un bel objet dont on peut faire un objet théâtral.

Quel est ce métier idéal ?

Il faut l'entendre de façon ironique. Pour Sassal, c'est la médecine, parce qu'il l'a choisie par passion. Mais c'est aussi un métier qui vous consume de l'intérieur : il n'y a plus de frontières entre lui et certains patients. C'est une vocation qui lui brûle les ailes.

Vous avez lié, autour de ce concept de vocation, la pratique de la médecine à celle du théâtre. Les docteurs seraient donc comédiens et les comédiens thérapeutes ?

Oui, on pourrait le dire... Il y a d'autres parallèles. Le rapport médecin-patient est une mise en scène : le patient met en scène sa maladie, le docteur sa façon de soigner. C'est ce pont poétique – et j'insiste sur le terme – entre l'acteur et le médecin qui construit le spectacle. On fait une équation un peu délirante entre ces disciplines éloignées en jouant sur cette idée : que serait une représentation qui serait une grande consultation, une consultation poétique ?

Aristote a aussi dit que la tragédie est une « purgation », une catharsis. Croyez-vous en l'efficacité du théâtre comme thérapie ?

J'en suis un peu revenu. Je pense que la représentation doit agiter des questions plutôt que soigner. Elle ne doit pas laisser de côté la complexité. C'est la différence entre le film de Claude Lanzmann et celui de Steven Spielberg sur la Shoah. Ce dernier purge les passions, nous fait pleurer, ferme quelque chose, comme une

communion. Lanzmann, lui, laisse des questions, et l'effroi est bien présent.

Le théâtre n'est-il pas là pour guérir ?

Je ne le pense pas. Mais l'acteur peut construire un lieu dans lequel les gens vont être libres à l'intérieur, être accueillis, prendre du plaisir.

Quelle est la part de votre propre expérience dans ce spectacle ?

L'idée est venue sous l'impulsion d'Éric Didry, le metteur en scène, qui depuis des années fait un travail sur les paroles personnelles des acteurs. On a tiré ce fil : évoquer les accidents – dans les spectacles où j'ai joué – qui m'ont valu de consulter un médecin, ou un psy. Ça me paraissait pertinent, cette idée que l'acteur est à la fois le malade et le médecin, comme le spectateur.

Dans ces derniers spectacles, vous semblez dans une démarche de « théâtralisation de la pensée ». Qu'attendez-vous de ces expériences ?

Elles sont toutes nées spontanément, sans réflexion. Ce qui les relie, c'est qu'il n'y a jamais de quatrième mur, on est en prise directe avec les gens. Et, la grande découverte, c'est que la pensée peut provoquer un plaisir physique. J'ai été soufflé à la création de *La Loi du marcheur*, qui a touché beaucoup de gens qui ne connaissaient ni Daney ni moi, mais avaient un plaisir dingue à écouter cette parole. Il ne s'agit surtout pas d'éduquer. Là aussi, j'en suis revenu : il faut agiter du chaos.

Vous étiez l'an dernier en première ligne dans le conflit des intermittents, porte-parole lors de la dernière cérémonie des Molières. Où en sont ce combat collectif et votre engagement ? Comment réagissez-vous aux récentes annonces du gouvernement ?

Mon engagement n'a pas bougé. Les mois qui se sont écoulés ont été consacrés à la concertation, et, ce qui a été rendu public mercredi 7 janvier – quelques heures avant l'attentat de *Charlie Hebdo*, ce qui a éclipsé l'annonce –, c'est la conclusion des trois experts après maintes réunions. La première nouvelle, c'est qu'ils ont dit que le système proposé par la coordination des intermittents pour une rémunération plus juste – le retour aux 507 heures sur douze mois – ne coûtait pas plus cher que les accords sur l'Unedic du 22 mars contre lesquels nous luttons. Ils ont aussi préconisé la « sanctuarisation » des annexes 8 (techniciens) et 10 (artistes) qui vont passer

« L'acteur peut construire un lieu dans lequel les gens vont être libres à l'intérieur, être accueillis, prendre du plaisir »

dans la loi. Autre point positif, le Premier ministre a promis de dégelé les budgets de la culture et de les augmenter en 2016 ; ce n'est pas rien. Cela prouve aussi que les annulations de spectacles et de festivals n'ont pas été vaines. On note des avancées, même si ce n'est pour l'instant qu'un effet d'annonce. La CFDT et le Medef suivront-ils ? Enfin, ces annonces ne concernent que les intermittents du spectacle, alors que notre engagement incluait d'autres catégories de précaires

et chômeurs, il n'a jamais été corporatiste. C'est une manière de nous coincer. Mais on ne s'est pas battus pour un privilège : à charge pour tous de continuer à défendre un système pour tous les salariés. Donc on n'est pas au bout de nos peines.

1. *A Fortunate Man* (1967), devenu *Un métier idéal*, John Berger, Jean Mohr (photographies), éditions de l'Olivier, 2009.

Un métier idéal, mise en scène d'Éric Didry, du mardi 3 au samedi 7 février, 20 h, TnBA, salle Jean-Vauthier.
www.tnba.org



© Pierre Planchenault

La compagnie La Nageuse au piano propose
Ö, spectacle et poème musical conçu en milieu
insulaire et visionnaire suédois.

SCANDINAVE SENSIBILITÉ

On connaît Olivier Galinou au théâtre, où on a repéré depuis des années – dans les créations de La Nuit venue de Gil Lefeuvre, Frédéric Maragnani, Michel Cerda, et au cinéma –, son physique aristocratique, britannique et longiligne, façon John Cleese, et son jeu à l'avenant, élégant et burlesque. On sait moins qu'il est aussi musicien, compositeur, interprète et chanteur, formé au conservatoire d'Angers (piano, flûte) avant son passage au conservatoire Jacques-Thibaud de Bordeaux.

« J'ai toujours été entre théâtre et chanson, l'un se nourrissant de l'autre, et je continue d'aimer les artistes à la jonction des deux arts », raconte Galinou, qui a notamment signé trois albums avec l'auteur et comédien Daniel Blanchard, un ami d'enfance. Avec ce dernier et une autre vieille connaissance, la comédienne devenue auteure Virginie Barreteau, il a fondé en 2011 La Nageuse au piano, compagnie dont l'appellation prédispose à l'immersion dans les formes mixtes. Après *Machine*, en 2012, ils proposent ce Ö musical en préfiguration de Nord, pièce écrite par Barreteau qui sera créée à la rentrée prochaine au Glob Théâtre. Premier acte de ce diptyque « Nordique(s) », Ö (« île » en suédois, prononcez « eu ») s'est construit sur la musique de Galinou et les textes de Blanchard, également metteur en scène. À l'origine, un vieux fantasme scandinave. « La mère de Daniel est suédoise et sa famille a là-bas une vieille maison dans une île isolée, Älgön, "l'île de l'élan". Nous y sommes allés un été, tous les deux, avec un ordi et un clavier, pour voir ce qu'il en sortirait. »

Enfance, isolement, rêve, lumière et sons insulaires, atmosphères venteuses de fin de terres en noir et blanc à la Bergman...

Le duo a écrit d'après le climat local, les souvenirs de l'auteur et la personnalité de l'interprète. Le tout donne des chansons parfois légères et bucoliques, parfois plus sombres, oniriques, prégantes. Sur scène, Olivier Galinou (chant, piano) a invité trois autres musiciens. Le pianiste, DJ et producteur Guillaume Flamen, qui « s'occupe des arrangements, de la touche électro et surtout des ambiances », mixant les sons captés sur l'île. La chanteuse Eskelina Svanstein, suédoise vivant en France, passée par Bordeaux et qui commence à se faire un prénom en solo, est la présence féminine : l'île personnifiée, la compagne, l'absente. Enfin, Quentin Gendrot, dont le style baroque et chevelu associant violoncelle et rock progressif (sous alias Qlay) a été popularisé par sa participation à l'émission *The Voice*, sera aux cordes et aux chœurs.

Le tout pour une performance transcendant le tour de chant, rangée dans la catégorie « théâtre musical ». « Je ne sais pas si le terme est approprié, mais avec le travail sur la scénographie, les sons, l'atmosphère et surtout la lumière, il y a bien une écriture scénique qui rapproche du théâtre. Les chansons sont interprétées plus ou moins sobrement, mais sont rarement structurées sur le mode couplet/refrain : je vois ça plutôt comme un poème mis en musique. »

Ö, texte et mise en scène de
Daniel Blanchard, du mercredi 4 au
vendredi 6 février, 20 h, Glob Théâtre.
www.globtheatre.net

[Voir et entendre sur]
www.station-ausone.com



THÉÂTRE
DES
QUATRE SAISONS
GRADIGNAN

| 2015 |

×

JEUNE PUBLIC - MUSIQUE - CONTE

MARDI 3 FÉVRIER | 20H

Danbé

Marie Desplechin & Aya Cissoko | Cie (Mic)zzaj

À partir de 13 ans

THÉÂTRE

SAMEDI 7 FÉVRIER | 20H45

La Pluie d'été | Marguerite Duras – Sylvain Maurice

THÉÂTRE

JEUDI 12 FÉVRIER | 20H45

Gros Câlin

Romain Gary – Jean-Quentin Châtelain

THÉÂTRE

TRIPTYQUE TCHEKHOV

Anton Tchekhov – Christian Benedetti

MERCREDI 4 MARS | 20H45

La Mouette

JEUDI 5 MARS | 20H45

Oncle Vania

VENDREDI 6 MARS | 20H45

*Trois Soeurs**

www.t4saisons.com

05 56 89 98 23



Avec le soutien de l'ONDA,
Office national de diffusion artistique.



ville de gradignan



www.mairie-gradignan.com



© Dylan Phasler

Un classique domestique d'Ingmar Bergman adapté par deux membres du collectif flamand tg Stan.

LA VALLÉE DES LARMES

La première fois qu'on a vu le tg Stan dans nos contrées, la troupe jouait un pot-pourri de Molière à moitié à poil en se souciant des vers de Poquelin comme de colin-tampon. On a su ensuite que ce collectif d'acteurs flamands s'était fondé à Anvers, en 1989, dans un esprit libertaire et volontiers coopératif, contre la dictature du nom et du metteur en scène – comme le suggère l'acronyme Stan : « Stop Thinking About Names » –, l'illusion théâtrale et la « petite musique » du texte – dès lors qu'elle prend le pas sur le sens.

On les a revus ensuite dans un autre répertoire plus sérieux avec Tchekhov, Schnitzler (*Le Chemin solitaire*, en 2012), dans un style moins provoc', mais tout aussi expérimental que stimulant. Restaient toujours le plaisir du jeu et de la distance joueuse, l'effet de naturel et d'impro sur le plateau – produit d'un gros boulot autour de la table.

Ces derniers temps, la troupe belge, associée au Théâtre Garonne, propose des formes plus resserrées, une série de duos qui explorent la relation intime homme-femme. C'est le cas de ces *Scènes de la vie conjugale*, d'après l'éponyme série télé du maître de Fårö, diffusée en 1973, puis condensée en un film en 1974.

Ici, Franck Verkruyssen et Ruth Vega Fernandez proposent leur propre montage de cette chronique de la désintégration d'un mariage bourgeois, en vingt ans et six périodes. Là encore, on annonce une forme intime et ludique, sensible et ironique, en prise directe avec le public ; du théâtre qui se fait et se pense ensemble. **TY**
Scènes de la vie conjugale, Ingmar Bergman / tg Stan, du mercredi 11 au samedi 14 février, 20 h, TnBA, salle Jean-Vauthier.
www.tnba.org



La Tierce, D. R.

La 2^e édition de *La Grande Mêlée*, rendez-vous de la création contemporaine autour des nouvelles écritures proposé par La Manufacture Atlantique, accueille quatre compagnies.

LABORATOIRE DE RECHERCHE

Non, tout n'a pas été fait, ou, en tout cas, rien n'est jamais totalement définitif. L'art est un mouvement perpétuel et l'écriture théâtrale n'en finit pas de se renouveler. C'est tout l'intérêt de cette Grande Mêlée que de donner sa place à des artistes qui continuent d'inventer, qui cherchent, tâtonnent, expérimentent. Plus ou moins abouties, à des degrés différents d'avancement, quatre propositions vont nourrir cette rencontre, amicale avant tout, sur le terrain de la création.

Ailleurs commence ici, par la compagnie Eightball

Jean-Emmanuel Belot s'est installé à Bordeaux il y a quelques mois. Venant de Lyon, il présente un travail déjà entamé, voire presque achevé. En effet, *Ailleurs commence ici*, inspiré du texte de Paul Virilio, a déjà été proposé en partie. Avec son planisphère posé au sol, Jean-Emmanuel Belot a entamé un travail au long cours, explorant le monde, le local et le global, il le déconstruit, le reconstruit, tente de le comprendre... et de l'expliquer. Ce chorégraphe a aussi en lui quelque chose du chercheur qui n'a de cesse d'explorer les frontières, les peuples, les villes, les mers. « *Ce planisphère sur lequel je travaille depuis plusieurs années me permet de faire d'autres projets, j'essaie d'aller dans des espaces hybrides, de créer des liens entre espace, thème et choix de l'expression artistique. Je fabrique ma propre fabrique, avec un vrai travail de recherche. En ce moment, je fais un long travail sur l'iconographie des journaux et des métiers de la presse, d'où l'impression que ça n'en finira jamais. Et l'actualité nous donne raison.* »

Bedford Park, épisode 3, par la compagnie Fond vert

Laura Bazalgette continue, elle, son feuilleton, ou plutôt sa série *Bedford Park*. Inspirée par *Mourning becomes Electra* d'Eugene O'Neill, elle a souhaité créer une sorte de variation centrée sur un personnage, un artiste qui vit à New York dans un studio. « *C'est la première fois que je crée totalement, et cela fait un an que je travaille régulièrement avec La Manufacture Atlantique, avec des périodes de résidence. Ce que j'aime, surtout, c'est traiter la question de l'adaptation, travailler le cinéma au théâtre, élaborer des effets*

de montage, des ellipses. En concevant cette biographie au fil de mon écriture, je suis dans un travail relevant également de la série. Je suis partie de l'idée de créer une œuvre intégrale, qui s'écrit au fur et à mesure. Nous en sommes à l'épisode 3 sur les 7 prévus. »

Deux jeunes artistes au chômage, par Les Ateliers du panorama

Si cette pièce est la première des Ateliers du panorama, installés à Marseille, les trois comédiens qui les composent ne sont pas des débutants. François Sabourin (ex-Délices Dada), Sonia Mikowski et la plasticienne Carole Barc avaient envie d'autre chose, de se rapprocher de l'écriture contemporaine et de la poésie performative. En adaptant le roman éponyme de Cyrille Martinez, ils offrent une nouvelle vie au livre et réinventent la vie d'Andy Warhol et de John Giorno, avec la complicité de l'auteur, dans une ville imaginaire, « New York, New York ». Il s'agit d'un récit graphique, avec une expression plastique très active, pour une pièce où le metteur en scène peut se tenir relativement éloigné de l'écriture, se laissant surprendre par les propositions des acteurs.

Inaugural, par la compagnie La Tierce

Proches de Jean-Emmanuel Belot, avec lequel ils ont collaboré, les trois danseurs de cette compagnie installée depuis quelques mois à Bordeaux sont dans une recherche permanente, poussés par l'envie d'une réhabilitation du sensible face au divertissement. « *Durant plusieurs années, j'ai travaillé avec le bois et la pierre* », souligne Charles Pietri. « *Je voulais trouver une justification pour bouger dans l'espace, déceler comment de l'abstraction peut émerger un récit. Répondre à la question "Quel est le moment où l'on danse ?". Avec La Tierce, on croit au geste, à la poésie de la forme, au spectateur actif. Et nous menons une vraie réflexion autour de ce qu'est l'art chorégraphique, avec un attachement tout particulier à la lumière.* » **Lucie Babaud**

La Grande Mêlée, du mercredi 11 au jeudi 12 février, 20 h, La Manufacture Atlantique.
www.manufactureatlantique.net

Lucrèce Borgia, du jeune Victor Hugo, dans une version romantique, rock, sombre et aquatique signée David Bobée, avec l'inattendue Béatrice Dalle. Rencontre avec le metteur en scène, 36 ans, valeur montante du théâtre public nourri de cinéma, de cirque et de musiques actuelles, tenant d'un art spectaculaire et populaire, aujourd'hui à la tête du CDN de Haute-Normandie.

Propos recueillis par **Pégase Yltar**

Vous êtes passé par le cinéma, les musiques électroniques, les arts plastiques, le cirque...

On vous présente comme un directeur de CDN « atypique ». Y souscrivez-vous ?

Je ne sais pas trop, ou alors le monde dans lequel je vis est atypique, comme les gens que je côtoie... Disons que je n'ai pas une idée très circonscrite de ce que doit être le théâtre. Je réponds à l'époque dans laquelle on vit aujourd'hui : ouverte, multiple, complexe, composite, avec des individus qui circulent d'un univers, d'un pays, d'une scène à l'autre. Mon théâtre fait appel à la danse, au cirque, à la vidéo, aux arts plastiques, tout comme le projet que je développe au CDN de Haute-Normandie, qui est complètement transdisciplinaire.

Après Hamlet et Roméo et Juliette, vous vous attaquez à un drame baroque de Victor Hugo. Pourquoi ce choix ?

Il y a vraiment une suite logique avec Shakespeare, qui a inspiré Hugo au moment où il écrit cette tragédie mêlant histoire, sublime, tragique et grotesque. Ce n'est pas un drame romantique dans le sens fleuri, bourgeois. Plutôt un romantisme sombre, désespéré, qui tire vers le rock'n'roll – d'où la présence de Butch McKoy sur scène. Hugo écrit après des changements politiques violents (1833 [NDLR]) et appartient à une jeunesse désillusionnée, qui souffre de son impuissance à changer un monde en crise. Comme Shakespeare ou Ovide, il a à cœur de faire un théâtre populaire, compréhensible, qui communique des grandes idées par la distraction : je retrouve là le langage de mon théâtre.

Pensez-vous que cet art populaire et spectaculaire est ce qui manque dans le théâtre public ?

Je ne sais pas si je fais des choses pour compenser un manque ; je les fais pour répondre à mes urgences et mes nécessités. Pour moi, il s'agit d'offrir des objets artistiques propres à nous réunir, à nous permettre de réfléchir

ensemble. Il n'y a pas beaucoup de lieux comme cela ; la sphère politique ne remplit plus cette fonction. Mais le théâtre reste cet endroit, et le texte d'Hugo peut être un véhicule pour embarquer tout un tas de gens. C'est une démarche politique qui peut fédérer un public très large : populaire, spécialiste, jeune... Chacun peut y trouver quelque chose.

La présence de Béatrice Dalle en Lucrèce, pour son premier rôle au théâtre, a fait événement. Pourquoi avoir pensé à elle ?

C'est sa première fois au théâtre, tout comme d'autres acteurs de la distribution venus d'ailleurs. J'ai l'habitude de travailler avec des gens qui ne sont pas forcément comédiens, qui sont d'abord des gens que j'aime. Pour le rôle, il me fallait une personne capable de porter en elle le fantasme de Lucrèce qu'on a tous en tête : tueuse, empoisonneuse, monstrueuse. Hugo en fait aussi une mère, un personnage doux, aimant. Béatrice, par ses choix artistiques, les rôles qui l'habitent, par sa vie, a quelque chose de sulfureux qui l'accompagne. Elle est dans la même vérité que Lucrèce Borgia : il y a une scission entre ce qu'on imagine, l'image qu'elle renvoie d'elle, et qui elle est vraiment. C'est aussi la rencontre de deux icônes.

Comment l'avez-vous persuadée de vous suivre ?

Je ne la connaissais pas personnellement. Ce n'était pas sa notoriété qui m'intéressait – d'ailleurs, vu ses choix radicaux, son parcours, on ne peut pas dire que c'est un produit commercial... Mais je l'avais dans la tête pour le rôle, j'étais obsédé par elle. Je l'ai rencontrée presque pour m'en débarrasser, j'ai tout fait pour qu'elle me dise non, et elle m'a dit oui. Résultat, on est partis ensemble pendant un an, 110 dates, une nouvelle tournée l'année prochaine, et on prévoit encore de faire un nouveau spectacle, d'après Ovide.

Comment l'avez-vous dirigée ?

Je ne cours pas après le savoir-faire, mais le savoir-être. Tout le travail a été de trouver une douceur, une humanité chez Lucrèce, et une monstruosité chez les autres. Donc un jeu plutôt sobre, proche d'elle. Il y a un aspect sensuel, charnel, en résonance avec le thème incestueux de la pièce. Tous les acteurs ont un micro HF, c'est ma façon de donner un petit son cinéma, et de pouvoir mixer les voix et travailler sur l'espace sonore.

À la création en extérieur, la mise en scène était très aquatique. En sera-t-il de même en intérieur ?

Ça restera un plateau d'eau, comme un liquide amniotique, matriciel. Une eau métaphorique, onirique, cauchemardesque, dans laquelle les personnages s'engluent, s'abîment. Le spectacle en intérieur est plus resserré, plus noir, plus rock qu'à la création, l'été dernier.

On a l'impression d'un théâtre très spectaculaire, cinématographique. Au détriment du texte ou de la représentation classique ?

Je viens de là, c'est mon langage. Je n'ai pas peur de la beauté, c'est un outil. Ni de l'émotion, de l'incarnation. Je trouve dommage de laisser tout ça à la pub ou la télé. La beauté peut aussi réunir. Je m'y consacre. Le théâtre contemporain s'est longtemps réclamé de ceux qui ont déconstruit l'art, la technique, etc. Est-ce qu'on peut toujours faire du théâtre déconstruit ? Un plateau, une chaise, ça suffit peut-être, mais on ne va pas reproduire ça *ad vitam æternam*. Au XXI^e siècle, il est temps de se réparer des outils qui ont été démontés par nos prédécesseurs. À nous d'être courageux, de créer des objets un peu monstrueux, mais qui sont les nôtres. Est-ce au détriment du texte ? Non, c'est au détriment du code théâtral. Et ça n'empêche pas la distance critique.

Lucrèce Borgia, mise en scène de David Bobée, jeudi 12 et vendredi 13 février, 20 h 30, Le Carré-Les Colannes, Saint-Médard-en-Jalles.
www.lecarre-lescolannes.fr

© Arnaud Berreau - Agence Mona

UN POISON VIOLENT, C'EST ÇA L'AMOUR

Lancée en 2012, jouée huit heures d'affilée à La Manufacture Atlantique en décembre dernier, la Bibliothèque des livres vivants sera reprise en mars au TnBA, avec la création de Deux Dames sérieuses de Jane Bowles. À l'horizon d'un projet qu'il qualifie de provisoire, Frédéric Maragnani imagine vingt-quatre heures de livres vivants et une bibliothèque universelle, l'écriture et le sentiment pour critères. *Propos recueillis par Elsa Gribinski*



SA GRANDE TRAVERSÉE LITTÉRAIRE

Comment est né ce projet de Bibliothèque des livres vivants ?

Il y a d'abord eu *Fahrenheit 451*, le film de Truffaut plus que le roman de Bradbury. La fin du film, en particulier, m'obsédait. Le second point de départ fut la nécessité, pour moi, de sortir des fonctionnements économiques et de production du théâtre pour travailler dans un autre rythme. Ne pas pouvoir mettre en pratique assez rapidement ses propres désirs rend le spectacle vivant moins vivant. La création des livres vivants, par la légèreté de ses moyens, permet d'associer l'immédiateté à la durée et au long terme.

De quelle manière le projet a-t-il été reçu par les professionnels et par l'institution théâtrale ?

Difficilement : le projet n'a d'abord pas été compris autrement que comme une « lecture » ou un one-man-show à la manière de Luchini. Or, évidemment, le livre vivant n'est pas un simple dire.

Il s'agit d'une incarnation ?

Absolument. Une incarnation, mais du livre lui-même, par incorporation de l'écriture. L'acteur ne joue pas les personnages du livre, pas même le personnage principal ou le narrateur. Il ne raconte pas davantage une histoire, au sens strict. Il ne dit pas non plus un monologue écrit pour le théâtre. Il est une écriture et un style, une situation littéraire, romanesque, et une situation d'énonciation : il joue le livre. Ce jeu-là fait du livre un personnage à part entière, avec une voix et un corps singuliers, qui continue d'exister quand il a cessé de se dire. Il n'y a pas de préalable à cela. L'acteur, qui est le livre, augmente en même temps la littérature et le réel.

Comment se fait le montage des textes ?

Ce ne sont pas des adaptations. Je ne récrée pas des formes d'écritures théâtrales à partir du texte romanesque – d'ailleurs je ne suis pas auteur. Avec Olivier Waibel, nous choisissons à l'intérieur des textes les moments qui nous

semblent les plus emblématiques de leur écriture. Chaque livre vivant est une sorte d'ouvrage à l'intérieur même du texte d'origine. C'est une manière de travailler le texte et un regard totalement nouveaux pour moi.

Pourquoi avoir voulu faire entendre collectivement des romans, autrement dit des textes destinés, tout au contraire, à la lecture solitaire ?

La question était de savoir si le livre dit au plus grand nombre ferait représentation, ferait théâtre. *Phèdre*, tenté, fut un échec, en raison de sa nature théâtrale, quand, bizarrement, le texte romanesque fonctionne extrêmement bien dans le dire.

Lire, entendre, ce sont pourtant deux choses différentes ?

Les textes ne sont faits que de voix. Quand je lis, je ne vois pas, j'entends.

Est-ce que placer le livre en particulier le roman, au cœur du spectacle vivant, modifie l'un et l'autre ?

C'est en tous cas créer une nouvelle forme de présentation : ni lecture solitaire, ni représentation d'une pièce. Le livre vivant est un livre augmenté. Et une forme de jeu très fragile, qui invente une façon de dire différente.

C'est aussi un projet politique ?

Il y a évidemment l'idée de redonner lien avec la littérature. D'une manière plus personnelle, mes émotions sont essentiellement littéraires : je dois à la littérature de me faire traverser des espaces sensibles que je ne connais pas. La transmission de l'émotion, qui est le but de mon travail artistique, est liée à cela. Je pense que les influences artistiques sont toutes des influences de l'écriture, donc de la lecture. Je dirais que les formes artistiques sont le déplacement, le dépassement de la littérature. Retrouver cela, dans ce que j'appelle ma

« sentimothèque », c'est une façon de travailler ce qui nous fonde. C'est donc aussi pour moi la nécessité, à un moment d'effritement du désir, d'un retour à l'origine, au pourquoi de mon travail théâtral.

Dire que ces livres sont vivants suppose qu'ils pourraient mourir...

Ils ont été morts, d'abord pour moi, parce qu'un jour plus ou moins oubliés après leur lecture.

Ils mourront de nouveau le jour où les acteurs auront oublié leurs textes. Et ils ne seront plus vivants, artistiquement, s'ils deviennent un système, une institution. Car ce projet reste un projet en marge, provisoire.

Provisoire ? C'est pourtant une grande traversée, comme le fut *Ma Solange de Noëlle Renaude*...

Une grande traversée, oui : une introspection du temps de l'écriture et de la lecture, le goût de ce qui dure, et, toujours, la nécessité de s'interroger sur le désir et son épuisement... J'ai listé cent cinquante livres de tous les temps et de tous les pays. Pour l'instant, la création d'un livre en nourrit une autre. La Bibliothèque constituerait comme un supra texte. *Le Rouge du tarbouche* d'Abdellah Taïa, *Les Malheurs de Sophie* de la Comtesse de Ségur et *Le Ravissement de Lol V. Stein* de Marguerite Duras seront créés en 2015, après le Bowles. Nous jouerons également à Angoulême, à Paris, au Maroc, entre autres. Ensuite... je rêve des Russes, de *La Recherche*, de la *Divine Comédie*...

La Bibliothèque des livres vivants – Épisode 2 : Le Retour, du mercredi 11 au samedi 14 mars, 20 h, TnBA, salle Jean-Vauthier. www.tnba.org

www.manufactureatlantique.net
www.leslivresvivants.fr



© Gadri Dagon

La Batsheva Dance Company présente à Arcachon *Decadance*, un de ses succès historiques, et surtout un événement incontournable.

LE TOURBILLON ISRAËLIEN

Decadance, déca-danse, plus de deux décennies de danse pour le chorégraphe Ohad Naharin, à la tête de l'institution depuis 1990. Fondée en 1964, à l'initiative de Martha Graham et de la baronne Batsheva de Rotschild, et basée à Tel Aviv, c'est une des compagnies les plus réjouissantes au monde, dont le succès tient à un mélange d'énergie, d'originalité et de passion, et qui vient de fêter ses 50 ans au Palais de Chaillot en décembre dernier.

Imaginée en 2000 par Naharin, *Decadance* est une pièce qui se veut comme une sorte de carte de visite de son univers, un melting-pot de ses créations, un florilège de ses meilleurs passages depuis 1990.

Decadance est surtout une œuvre à part entière, sans cesse en mouvement, et toujours inachevée puisque ces extraits des chorégraphies de Naharin sont retravaillés avec les danseurs, anciens et nouveaux, et font figure de passage

de témoin entre les générations.

Alternant les séquences intimistes avec les ensembles de transe collective sur un répertoire musical allant de Vivaldi à Missy Elliott, *Decadance* est un exercice de mémoire partagée, une récréation élargie, un tourbillon d'émotions interprété par dix-huit danseurs sur scène. Et c'est surtout l'occasion de découvrir un langage chorégraphique unique et particulièrement créatif. **13**

Decadance, chorégraphie d'Ohad Naharin, avec les danseurs de la compagnie, mardi 3 février, 20 h 45, théâtre Olympia, Arcachon.

Un bus est prévu au départ du Cuvier, à Artigues-près-Bordeaux, à 18 h 45, tarif : 4 €.

Réservation obligatoire : 05 57 54 10 40.
www.lecuvier-artigues.com

VIVRE LES PATRIMOINES
EXPOSITION

Regards sur les 30 ans du label
Villes et Pays d'Art et d'Histoire

6 > 22 Février
Cour Mably

Entrée libre
Tous les jours
10h - 19h
Bordeaux

Peppa Gallo

découvrez aussi
son dépôt-vente

24, rue Vital Carles
33000 Bordeaux
05 56 44 65 95
www.peppagallos.fr



© Irish Film Board

STAR ANONYME

Totalement inconnu en France, Frank Sidebottom a été une intrigante figure de la musique indé britannique dans les années 1990. Autant par son travail dans la lignée de Captain Beefheart que pour son apparence : une tête en papier mâché géante qu’il n’enlevait jamais en public. Inspiré de ce personnage singulier, *Frank* n’est pourtant pas vraiment son biopic, mais plutôt celui de tous les cinglés célestes et génies méconnus. Plus encore, une belle ode aux artistes possédés par leur sens de la création, portée par un Michael Fassbender d’autant plus génial qu’on ne voit (presque) pas son visage.

Frank, un film de Lenny Abrahamson, sortie le 4 février.



© Delphi

ENFANCE ITALIENNE

Jamais simple de baptiser une héroïne de film italien Gesolmina, vu ce que cela peut comporter d’encombrant héritage (cf. *La Strada* de Fellini et son héroïne). Pour autant, ce prénom va parfaitement à une adolescente s’ennuyant dans un petit village de l’Ombrie, espérant qu’une émission de télé-réalité va pouvoir l’en sortir. Il y a bien quelque chose de fellinien dans *Les Merveilles*, entre une Monica Bellucci en fée des temps modernes et ce regard de gamine grand ouvert sur le monde, voire même l’infinie tendresse avec laquelle Alice Rohrwacher filme les derniers moments d’enfance.

Les Merveilles, un film d’Alice Rohrwacher, sortie le 11 février.



© Capricci Films

AUX SOURCES DU CHAOS

Il est difficile d’être un Dieu envoie tout valser : la SF (une civilisation future ressemblant furieusement à notre Moyen Âge) comme les usages de mise en scène. Tout n’est que flux dans ce film-monstre : les images – trois heures de plans-séquences déments – tout comme de boue ou les fluides corporels. Épopée se situant entre *La Chair et le Sang* de Verhoeven et les premiers films de Tarkovski et Żuławski, le barbare et le mystique, l’ultime film de Guerman capte l’éternel chaos de l’humanité aux prises avec le pouvoir. Une œuvre folle, aussi exigeante (certains y seront hermétiques) que terrassante.

Il est difficile d’être un Dieu, un film d’Alexeï Guerman, sortie le 11 février.



© Laurent Thurnin Nèl

SE JETER À L’EAU

Dès qu’il s’approche de l’eau, Vincent est doté d’une force surhumaine... Voici donc le premier film de super héros français. Le super pouvoir de *Vincent n’a pas d’écailles* réside sans doute dans cette capacité à s’étendre sans souci entre la production populaire hollywoodienne et le cinéma d’auteur local. Sans renier l’un ou l’autre et trouver un juste milieu où cohabitent harmonieusement le sens de l’action de Sam Raimi (*Spiderman*) et le discours social d’Alain Guiraudie (*L’Inconnu du lac*). Pas tant un réjouissant ovni qu’un territoire de cinéma neuf et particulièrement attachant.

Vincent n’a pas d’écailles, un film de Thomas Salvador, sortie le 18 février.

NEWS

PROJECTION-DÉBAT

Landes de François-Xavier Vives sera projeté mardi 10 février, à 20 h 30, à l’Utopia, en présence du réalisateur. Cette séance sera précédée, à 17 h 30, d’une table ronde au musée d’Aquitaine avec Francis Dupuy, Hubert Delpout et Jean-Jacques Taillentou, coéditeurs du *Flot qui monte*, de Micheline Roumegous, coéditrice des *Lettres à Henri – Chroniques politiques gasconnes du travailleur landais (1936-1948)*, et de Guy Latry, le traducteur du livre et organisateur de cette journée des Rencontres de la classe ouvrière.

DE FILMS EN AIGUILLE

La 1^{re} édition du festival de courts métrages Oloron fait son court se déroulera du 17 au 19 avril à Oloron-Sainte-Marie, dans la salle Laulhère. Pour l’occasion, ce nouveau rendez-vous lance un appel à contribution, gratuit et ouvert, à tous les réalisateurs aquitains. Les candidats pourront envoyer leur film, qui ne devra pas excéder 15 minutes, jusqu’au 15 février. Trente films seront retenus. Durant le festival, un appel aux dons sera lancé par l’association Vaincre la mucoviscidose.

<http://drixproductions.wix.com/oloronfaitsoncourt>

PREMIÈRE TOILE

L’association Flip Book organise le festival Les P’tits Cartooners, adapté aux tout-petits (de 3 à 6 ans), du 11 au 24 février, au cinéma Le Festival, à Bègles. Au programme, une exposition sur le film *Les Moomins sur la Riviera* dans le hall du cinéma et des compilations de courts métrages pour une belle première expérience du 7^e art : *Le Petit Monde de Léo : 5 contes de Lionni*, de Giulio Gianini ; *Les Nouvelles Aventures de Gros-pois et Petit-point*, de Lotta et Uzi Geffenblad ; *Les Moomins sur la Riviera*, de Xavier Picard et Eugenio, *Le clown au rire magique*, de Jean-Jacques Prunes.

www.cinemalefestival.fr



N/ÈW
NOUVELLE
ECOLE
DU WEB /

MANAGER EN MARKETING ET E_BUSINESS
CHEF DE PROJET MARKETING COMMUNICATION
CHEF DE PROJET CONCEPTEUR WEB
INTEGRATEUR DE MEDIAS INTERACTIFS
COMMUNICATION DIGITALE

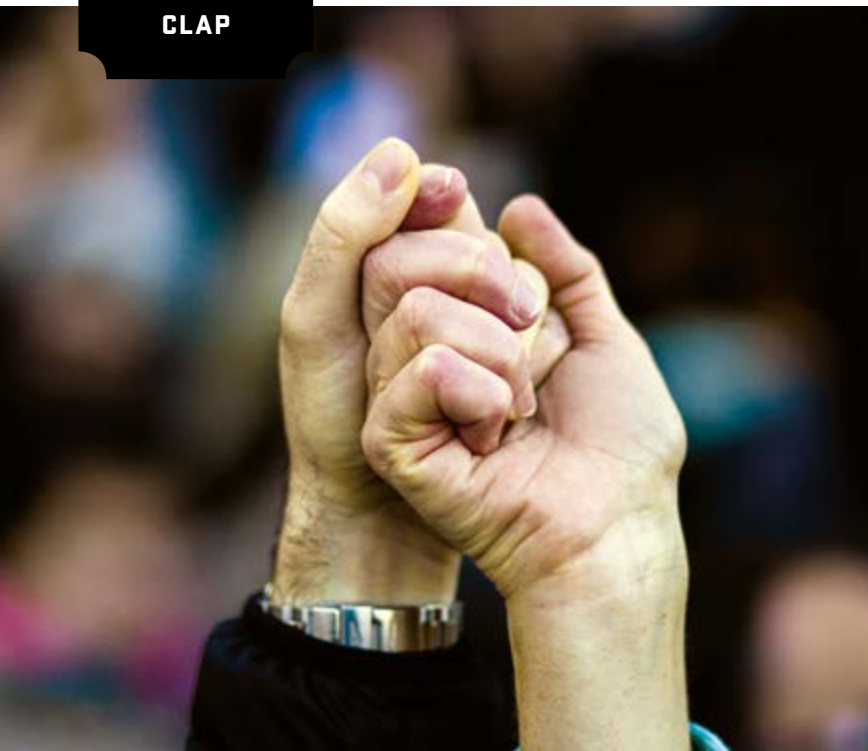
PROGRAMME PARTENAIRE >
CFA CAMPUS FONDERIE DE L'IMAGE
IEF2I / GROUPESA / TALISFORMATION
ETABLISSEMENTS D'ENSEIGNEMENT
SUPERIEUR PRIVÉS

NEW-WEBSCHOOL.COM

N/ÈW
NOUVELLE
ECOLE DU WEB

**LA FABRIQUE
BASSINS A FLOT
BORDEAUX**

**OUVERTURE
2015**



© Sébastien Jounel

TÊTE DE LECTURE par Sébastien Jounel

MÊME PAS PEUR !

En novembre dernier, j'écrivais dans ces mêmes colonnes un article intitulé « Les yeux pour pleurer ». J'y analysais le traitement des images véhiculées par les terroristes et relayées à l'envi par les médias se faisant, malgré eux, des diffuseurs privilégiés. J'y critiquais, entre autres, l'emploi du champ lexical de l'inhumanité par les journalistes. Pourquoi ? D'abord parce que l'horreur fascine : le « monstre » (l'inhumain, donc) est étymologiquement lié au verbe « montrer ». Ensuite, parce que le champ d'action du terrorisme repose essentiellement sur la peur. Le mot « barbare », par exemple, que nous n'avons que trop entendu, s'impose donc comme un compliment et un élément fondateur du logiciel terroriste. Non, ces gens sont des êtres humains. Profondément ignorants et dégueulasses, mais humains tout de même. Les ramener à leur humanité, c'est aussi réduire l'aura maléfique dont ils aiment se parer pour produire leurs effets délétères et sans laquelle ils se trouvent désarmés. S'ils ne sont plus monstrueux, ils ne peuvent plus être montrés.

Je disais aussi que ce type de personnes espèrent, par le biais du relais médiatique, produire des images agissant comme un virus. Un virus ne se manifeste effectivement que par les symptômes qu'il provoque et à travers les effets qu'il crée sur celui qui en est porteur. Ici, la peur. Personne ne se révolte contre la peur. Quand on a peur, on se cache. Mais voilà, nous avons collectivement bombé le torse pour montrer que nous n'avions pas peur. Les manifestations spontanées qui ont suivi l'annonce des assassinats des journalistes et dessinateurs de *Charlie Hebdo*, l'élan de solidarité nationale et internationale ont fait disparaître les effets voulus par ces furieux imbéciles. Personne ne peut rien contre ceux qui n'ont pas peur.

À la question du traitement audiovisuel des informations relatives au terrorisme, je proposais de chercher une image blanche, comme on le dit d'une note, une sorte de silence de l'image pour pouvoir se taire avec les yeux. Je crois que nous l'avons trouvée, cette image, dans le flot de celles que les manifestations populaires ont constituées. Cette image n'a été inscrite sur aucun écran ni prononcée dans aucun discours. Cette image indestructible, irréductible, indéfectible et pour laquelle il n'est pas nécessaire d'ouvrir les yeux pour qu'elle soit vue a été fixée en chacun d'entre nous, en dépit de toutes les tentatives de récupération politique, des interprétations fallacieuses, des professionnels du dérapage, des conspirationnistes paranoïaques ou des détresseurs de cadavres.

Cette image, destinée à tous les cons, est un doigt d'honneur qui s'élève très haut dans le ciel comme un totem universel. À l'instar de l'artiste chinois Ai Weiwei, répondant au système répressif par son majeur tendu, c'est avec ce même doigt en guise de stylo que j'écris : « Je suis Charlie ».

REPLAY par Sébastien Jounel



Still The Water
de Naomi Kawase
Blaq Out,
sortie le 3 février

Sur l'île d'Amami, deux adolescents vivent leur relation naissante entre la découverte d'un cadavre mystérieux, la mort d'une mère chamane et les aléas de la vie rurale. La nature y est un personnage à part entière connecté aux êtres humains et à leurs questions existentielles. Peut-être que le passage de la vie à la mort signifiant celui de l'enfance à l'âge adulte est-il trop évident, mais Naomi Kawase a cette faculté unique de filmer avec simplicité et une rigueur quasi documentaire le cycle de la vie, captant chacun de ses éléments, puis en offre un tableau global chargé d'émotions. Même s'il est moins lumineux que les précédents films de la réalisatrice (*Shara et Suzaku*, par exemple), *Still the Water* n'en est pas moins sensuel et rayonnant. Le yin et le yang saisis en images.



Gone Girl
de David Fincher
Twentieth Century Fox,
sortie le 11 février

Le cinéma de David Fincher est traversé par un thème récurrent : la manipulation opérée par des êtres supérieurs mais déviants, dont la tragédie (et la force) est la solitude. Cela dit, le réalisateur n'avait pas encore exploré la forme qui est celle de *Gone Girl*. Le film débute comme un thriller (la disparition mystérieuse de la femme de Nick Dunne), puis tourne presque à la comédie du fait du cirque médiatique qui accompagne l'enquête, parsemée de multiples coups de théâtre. Cette forme, peut-être trop explicative, voire « farcesque », peut décontenancer, parce qu'elle rend trop évidentes les obsessions de Fincher. Cependant, le film a le mérite de les mettre au jour en en grossissant les traits, comme pour tout remettre à plat. *Gone Girl* pourrait donc être l'aveu d'un tournant artistique. Les nombreux projets du réalisateur le confirmeront sans aucun doute.



Annabelle
de John R. Leonetti
Warner Home Video,
sortie le 11 février

Annabelle est un spin-off de *The Conjuring : les dossiers Warren* de James Wan (qui produit le film), devenu le spécialiste de l'exploitation des vieilles formules du cinéma d'horreur – la série des *Saw*, c'était lui. Ici, c'est l'effroi suscité par les poupées qui est employé : à les regarder avec attention, ne seraient-elles pas, par hasard, douées d'une vie ? La trame narrative est plutôt classique et sans originalité, mais elle a l'avantage de puiser ses ingrédients dans une recette qui fonctionne à tous les coups, un peu comme un tour de magie dont on connaît le truc mais qui impressionne toujours. C'est dans les vieux pots qu'on fait les meilleures confitures. Même si *Annabelle* est très loin de *Rosemary's Baby*, dont il emprunte la peur de la maternité et les évocations diaboliques, il constitue un respectable film popcorn du samedi soir.

L'AQUITAINE, RÉGION CULTURELLE DYNAMIQUE

SIX OBJECTIFS PRIORITAIRES

*Développer les industries
culturelles et créatives*

*Contribuer à l'aménagement culturel
durable du territoire*

Valoriser le patrimoine culturel régional

*Favoriser la diversité de la création
artistique professionnelle*

*Accompagner les politiques
d'éducation et de médiation
artistique et culturelle*

**UNE ACTION
QUI S'APPUIE SUR
DES OUTILS RÉGIONAUX,
LES AGENCES CULTURELLES**

- C'est une histoire d'amour?
- Oui, comme au cinéma...

DC Région Aquitaine-Janv. 2015



RÉGION
AQUITAINE



écrit cinéma livre audiovisuel



écrit cinéma livre audiovisuel

UCAR

vous simplifie la vie en la rendant moins chère

jusqu'au 28/02/15
10% de remise
sur les locations
du lundi au vendredi



UCAR BARRIÈRE D'ARES
29 BD ANTOINE GAUTIER 33000 BORDEAUX

TEL : 05 56 05 60 00
UCAR.BORDEAUX@ORANGE.FR





Claro et Chevillard remuent ensemble à L'Arbre vengeur.

À REBROUSSE-POIL...

« Un bon écrivain est un écrivain mort », ironisait Jean-Pierre Enard. Égarés, mais pas tant, parmi les cadavres remuants du catalogue de L'Arbre vengeur, Claro et Chevillard ont en commun d'être vivants. C'est dire qu'ils remuent, eux aussi, à l'écart : la langue, les pensées, et par exemple les idées (toutes faites) de leurs contemporains – c'est un peu cela, la littérature. Ils touchent donc à tout : romanciers, critiques littéraires, blogueurs, traducteur pour le premier (de Vollmann, de Rushdie, de Pynchon, de Danielewski..., de beaucoup d'autres); sérieusement facétieux, monstrueusement baroques, conteurs et stylistes cannibales ne sachant trop ce qu'ils prisent davantage, de la digression ou de l'aphorisme, dans tous les cas grands amateurs du détournement de genres, de mots et de fables.

L'*Autofictif journal* de Chevillard, cette année (entendez la précédente..., nous y reviendrons), est « au petit pois », comme la princesse; Claro nous emmène à Istanbul (ce n'est pas non plus tous les jours Byzance) suivre les tribulations orgasmiques d'une anti-Shéhérazade en quête d'un « *Soliman esseulé* » qui, lui, n'a pas décollé. Les deux entreprises, différentes (pour cette fois : on sait que Chevillard a déjà taillé du petit tailleur, que Claro tâte de l'autofictif, bien souvent en triptyque), travaillent dans le même sens, à rebrousse-poil.

Rebrousser, c'est ce que fait Pomponette Iconodoule dans le conte érotico-exotico-farcesque au titre inversé de Claro, qui vous laisse à chaque phrase le sentiment d'avoir manqué une contrepèterie (l'« *antistrophe* » rabelaisienne ne s'y trouverait pas pour rien). Rebrousser, c'est aussi le projet double de l'autofictif : le diariste écrit au jour le jour; blogueur, il est lu de même, dans l'illusion d'un direct qui, en outre, n'est peut-être pas sans effet sur l'écriture; publié sur papier douze mois et quelques plus tard, le journal d'une année compte, à rebours. Au contraire des apparences, chaque nouvel *Autofictif* donne, plutôt que deux versions, numérique puis papier, deux œuvres – au moins dans leur réception, qui est aussi un rapport au temps, matière et mode de cette écriture de soi (du monde...) au long cours. Quand le livre numérique n'existe pas, ou si peu, n'étant d'ordinaire qu'un livre numérisé, l'entreprise inverse qui consiste à faire d'une œuvre numérique un livre papier n'est pas anodine. Le journal, provisoirement clos par le glas du 31 décembre, ou plutôt du 17 septembre, est bel et bien clôturé par l'impression et la couture (car les cahiers, à L'Arbre vengeur, sont cousus) : le temps, précisément, dira mieux, lorsque les pages des *Autofictif* seront aussi jaunes que la couverture du dernier opus de Claro, ce que Chevillard aura fait à l'affaire qui remue si peu nos contemporains... **Elsa Gribinski**

Dans la queue le venin, Claro, L'Arbre vengeur.

L'Autofictif au petit pois, Éric Chevillard, L'Arbre vengeur.



Spécialiste de l'histoire des gauches en France, en particulier de Jean Jaurès et de son œuvre, l'historien Gilles Candar conclut le centenaire du grand orateur, théoricien et fondateur du socialisme français... avec éloquence.

COMMENT (RE)DEVENIR SOCIALISTE ?

Consacrée aux sciences humaines, la collection « Troisième culture », au Bord de l'eau, fait dans la vulgarisation bien comprise. En l'occurrence, *Devenir socialiste : le cas Jaurès* aborde, à travers sa plus grande figure, la naissance d'un courant politique fondé sur une pensée, mais aussi sur une volonté qui semblent ne plus avoir cours. Lorsque, dans les années 1880-1890, le socialisme émerge comme courant politique, la France sort de près d'un siècle de réaction et de triste alternance. Hors la défaite toujours vive de 1871, le contexte évoque étonnamment le nôtre : crise économique, sociale, morale, scandales financiers, désenchantement civique, qui favorisent alors le boulangisme; la tendance est à la répression, non au progrès social. Jaurès, d'abord étiqueté « centre-gauche », sera accusé d'être « brusquement passé au socialisme par dépit ou par ambition ». En 1891, il déclare publiquement : « Je me considérerais comme un lâche si, au moment où semblent commencer pour les militants du socialisme français les épreuves qu'on pouvait prévoir, la prison, la calomnie légale, la proscription, je n'affirmais pas une fois de plus que je suis uni à eux de doctrine, d'esprit et d'âme. »

Biographe et éditeur de Jaurès, Gilles Candar réfute cette « légende de la conversion » (par Lucien Herr, par Paul Lafargue, par Jules Guesde), s'attarde sur la candidature unitaire de Jaurès, sollicité à Carmaux par radicaux et socialistes eux-mêmes divisés, montre comment, devant la nécessité de tirer la République défailante de l'alternative républicains « opportunistes » / droite conservatrice, Jaurès pense le socialisme avec la République, et, toujours, l'unité.

Pour le reste, son « esprit » et son « âme » demeurent à part – politique, humaniste, poétique, son œuvre, immense, qu'il faut lire, en témoigne. Instruit par la philosophie et, déjà, par l'histoire, celui que le vieil Engels, au moins fâché de son indépendance, qualifia de « professeur doctrinaire mais ignorant » inscrivait précisément son évolution dans le « refus des dogmes et des vérités intangibles ». Il accusait la misère morale autant que matérielle : patronale, esclave de l'argent, autant qu'ouvrière. Au-delà du courant politique, son rêve, rappelle Candar, était d'« englober l'ensemble des forces vivantes et agissantes dans son combat pour "constituer l'humanité" ». On en est loin. **EG**

Devenir socialiste : le cas Jaurès, Gilles Candar, Le Bord de l'eau, coll. « Troisième culture ».

KAMI-CASES

par **Nicolas Trespallé**

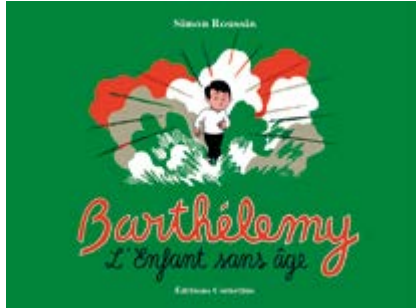
SOMME JAUNE



Hervé Bourhis a une marotte. Il ne peut s'empêcher de compiler, trier, classer. Après avoir raconté l'histoire du rock, des Beatles, de la V^e République, et attaqué celle de l'informatique (dans la *Revue dessinée*), il prolonge son entreprise maniaque d'archiviste en se penchant sur sa partie, la BD, associé cette fois au compère Terreur Graphique. Dresser l'odyssée épique de la narration séquentielle, des peintures rupestres à la BD numérique, démontre l'ambition d'un projet par nature frustrant. Pas fou, le duo s'excuse d'avance de la subjectivité de ce grand inventaire qui, s'il ne fait pas trop d'impasses criantes jusqu'aux années 1990 – reprenant ce qui constitue la base de l'historiographie orthodoxe de la BD –, prend davantage de risques à l'approche de la période contemporaine en opérant des choix nécessairement plus clivants. Les approximations et les inévitables manques gênent pourtant moins que la surreprésentation de la franco-belge sur les comics et les mangas. Surtout, la prégnance de la mouvance indé sur l'honni 44 CC (cartonné couleur) laisserait même à penser qu'il n'y a plus rien à sauver dans la production « grand public » de ces dernières années, les courbes nabillesques des bimbos de Bastien Vivès étant sans doute moins vulgaires que celles des guerrières de chez Soleil... Cela étant, ces partis pris font aussi le sel de cet album qui, bien que bancal, reste toujours plus séduisant qu'un austère recensement et se substitue agréablement au survol d'un *Que sais-je ?* sur le 9^e art. Les 70 auteurs copains conviés pour réinterpréter les couvertures d'albums emblématiques achèvent de donner de l'intérêt à ce *Petit Livre* qui pousse – et c'est bien là l'essentiel – à lire et à relire des « illustrés ».

Le Petit Livre de la bande dessinée, Hervé Bourhis et Terreur Graphique, Dargaud.

L'ENNUI ÉTERNEL



Simon Roussin est un jeune dessinateur dont les premières productions ont transformé quelques lecteurs de BD d'ordinaire d'humeur bonhomme en haters frénétiques et acharnés, fustigeant l'amateurisme de cet impudent, accusé, en vrac, de dessiner comme un enfant de 8 ans, d'être un imposteur et de friser le « foutage de gueule ». Il faut dire que ses *Robin Hood* et *Lemon Jefferson* se distinguaient par une naïveté fanfaronne entre les grandes séries d'aventure feuilletonesques et l'esprit d'une BD « à l'ancienne » où l'on préférerait faire rêver le lecteur que s'embarrasser à être absolument crédible et réaliste, comme c'est devenu la norme aujourd'hui. Pour marquer son aspect rétro et artisanal, Roussin s'était ainsi amusé à coloriser de manière outrageuse ses planches à l'aide de banals feutres, faisant subir à ses cases un déluge de couleurs primaires où les rouge, jaune et bleu juxtaposés donnaient l'impression de lire un *Zig et Puce* fauve et psychédélique. L'auteur abandonne cette fois cette technique et se contente d'un style plus passe-partout pour conter une fable sur un héros qui ne meurt jamais, condamné à renaître sans fin dans la peau d'un petit garçon. Mais quand on a combattu pour le roi Arthur, traversé le Chicago de la prohibition ou vécu le naufrage du *Titanic*, le quotidien paraît bien fade, surtout quand il s'agit de retourner sur les bancs de l'école. Un homme providentiel, victime de la même malédiction, dit pourtant connaître le moyen d'en finir pour de bon. L'amour d'une écolière empêchera-t-il Barthélemy de commettre l'irréparable ? La passion est-elle compatible avec l'idée d'éternité ? La ligne claire, frêle et flottante de Roussin sert habilement cette élégie qui a le charme désuet d'un Bibi Fricotin aux accents tragiques et romantiques.

Barthélemy, l'enfant sans âge, Simon Roussin, Cornélius.

ANTIQUITES
Nouvel espace

41 rue du Palais Gallien / Bordeaux

Achat - Vente

gallien4133@gmail.com / 06.72.10.83.75

as **AUTOSECURITÉ**
CONTRÔLE TECHNIQUE

Votre rendez-vous en ligne 24h/24-7j/7

BÈGLES
CC Rives d'Arcins - 9001, rue des frères Lumière (33130)
T. 05 56 75 05 05
www.ctbarcins.autosecurite.com

GRADIGNAN
Avenue de l'Europe (33170)
T. 05 56 49 20 20
www.ctbgradignan.autosecurite.com

SAINT-MÉDARD-EN-JALLES
CC Leclerc - 34, avenue Descartes (33160)
T. 05 56 05 72 72
www.controle-technique-saint-medard-en-jalles.autosecurite.com

10€ de remise
sur votre contrôle technique
contre visite offerte
valable jusqu'au 31/12/2015

Où l'auteure
– clopin-clopant –
va quand même et
fait des pauses
en territoire littéraire...

Par **Sophie Poirier**

n° 20 /



MÊME SUR UN PIED : ON TIENT

Déambuler avec un plâtre et des béquilles, ça n'est pas facile. Certes, on approche du déambulateur. D'ailleurs, je ne comprends pas du tout ce qu'on a voulu signifier en donnant ce nom à cet objet... Il permet d'avancer, mais si maladroitement ! Et il y a dans l'acte de déambuler – je commence à en connaître un rayon – quelque chose d'une fluidité que ni le déambulateur ni les béquilles ne permettent.

Par contre, dans « déambule », on entend bien « funambule », et le funambule de son fil parfois tombe : ce qui m'arriva. Dommage, il s'agissait d'écrire la 20^e déambulation. Vingt ! Le genre de date qu'on fête, le genre d'anniversaire pour lequel on danse ! Raté.

J'aurais pu tricher et faire de la fiction, je veux dire de la vraie fiction, un mensonge total. Parce que, oui, d'habitude, ce qui est écrit ici contient quantité de petits mensonges, les arrangements savoureux avec le réel, surtout qu'on s'en fiche de savoir... ou plutôt je m'en fiche de vous dire... la vérité. Je n'ai rien juré du tout, et l'important, c'est l'aventure. Alors essayons dans la tradition de la déambulation.

In Wonderland (pays des merveilles)

Cette situation initiale contient forcément en elle-même un intérêt narratif. Relevons d'abord l'inversion quant à la structure du récit classique : ici, au lieu que la chute vienne clore l'intrigue, elle en déclenche le départ. Ça s'est déjà vu dans la littérature. Tomber au début d'un livre, ça peut faire une bonne histoire.

« Un instant après, Alice était à la poursuite du Lapin dans le terrier, sans songer comment elle en sortirait. Pendant un bout de chemin, le trou allait tout droit comme un tunnel, puis tout à coup il plongeait perpendiculairement d'une façon si brusque qu'Alice se sentit tomber comme dans un puits d'une grande

profondeur avant même d'avoir pensé à se retenir. De deux choses l'une, ou le puits était vraiment bien profond, ou elle tombait bien doucement ; car elle eut tout le loisir, dans sa chute, de regarder autour d'elle et de se demander avec étonnement ce qu'elle allait devenir. »

Donc, à mon tour, je chus (du verbe « s'écraser lourdement au sol depuis une hauteur mal évaluée »), et depuis je vis dans une relative immobilité, ou disons entravée dans la possibilité d'aller et venir gaiement.

Ça a commencé bien avant Noël.

Au service des urgences

Avec un autre, un petit garçon, nous en étions au choix de la couleur de cette résine qui servirait à contraindre et ainsi guérir nos os brisés : lui un bras cassé, moi l'astragale. Il voulait bleu foncé, mais ça n'existe pas, il a hésité, il ne voulait ni rose ni bleu clair ni blanc, il a pris vert, l'air déçu. Moi, j'aurais préféré gris anthracite pour assortir avec tout, mais ça n'existe pas, alors j'ai pris orange pour assortir avec rien. En attendant mon tour de plâtre, je les écoutais. Sa mère se tenait près de lui, importante, elle dirait sûrement à son mari qu'elle avait passé une journée affreuse mais qu'elle avait assuré – elle ajouterait (peut-être dans sa tête) « comme d'habitude ». L'enfant ne savait pas quoi répondre à la question de l'infirmière sur le métier qu'il voulait faire plus tard... Sa mère, importante un jour importante toujours, a expliqué qu'avant il voulait être paléontologue, mais que « maintenant, il ne savait plus », elle a ajouté. On la sentait embêtée. Paléontologue... je ne savais plus exactement ce que ça faisait, il me semblait quand même que ça avait un rapport avec les os trouvés.

« De se demander avec étonnement ce qu'elle allait devenir »

dans quelles conditions périlleuses et ridicules j'ai partiellement fracturé mon tubercule astragalien... Ça fera un mystère préhistorique de plus ! »

Ils sont partis, c'était mon tour. L'infirmière entourait mon pied avec la résine orange. Elle ne m'a pas demandé ce que je voulais faire plus tard, ça tombe bien, moi non plus j'aurais pas su répondre. Sur le chemin du retour, je me suis dit : « Si un jour un paléontologue trouve mon fossile, il ne pourra jamais deviner

Avez-vous vu lu L'Astragale ?

Os dans le pied et aussi titre d'un livre. Quand, pour répondre à la question « que vous est-il arrivé ? », je donnai le diagnostic au sujet de mon « astragale qu'est bancal », au moins dix personnes m'ont cité le roman d'Albertine Sarrazin. C'est devenu mon best-seller, en quelque sorte – on me l'a d'ailleurs offert à Noël. Les gens qui l'ont lu en avaient un vrai souvenir stimulant, comme on a ce sourire quand on a aimé un livre. L'histoire d'une évasion, d'une cavale, celle de la jeune Anne/Albertine. Elle l'a écrit en prison en 1964, elle meurt trois ans plus tard, à 29 ans.

« Là-haut, tous ces derniers mois, je regardais les fourrés si proches de la grand-route et j'étais certaine de pouvoir m'y retrouver les yeux fermés : mes projets ne passaient pas encore par-là, mais cependant une tentation constante de sauter et de m'enfuir faisait machinalement son chemin. »

Et en sautant pour s'échapper, elle casse son astragale.

Voilà singulièrement comme on découvre des mots et des livres

Notre lexique personnel s'enrichit ainsi au fil de nos expériences. Il y a tous les mots abstraits qui deviennent un jour lourds de

leur définition, quand on les comprend parce qu'on les emprunte aux autres ; parce qu'au lieu de compassion on les habite, en dedans. Des mots inconnus jusqu'alors prennent une place soudain gigantesque, voire à occuper tout l'esprit ; et puis ces mots qu'on aurait préféré laisser dans des dictionnaires rangés bien haut sur des étagères ; des mots avec les représentations qu'on en avait et le réel qui modifie : on passe de l'objectif au subjectif.

On ne sait jamais tout ce qu'il nous reste à apprendre...

Par exemple, prenez une aiguille à tricoter. Allongée sur mon canapé, je glisse entre la peau de la cheville et le plâtre le métal froid de la longue aiguille. Je regarde à ce moment-là à la télé Un tramway nommé désir, la scène du début, Marlon Brando se déshabille... Les accidents de la vie vous font aussi découvrir des érotismes insoupçonnés : sachons les accueillir.

C'est pas tout ça, mais il fallait continuer à avancer.

L'usage de la ville en béquilles – puisqu'il s'agit de déambuler et de vous raconter – me rappela ce que j'avais connu il y a longtemps quand je poussais une poussette : que les trottoirs sont souvent impraticables, encombrés de poubelles, de voitures, d'obstacles. Parfois si étroits. En fauteuil roulant, ce doit être un calvaire.

Par contre, je m'initiais à la navette. Pas la spatiale, juste le minibus, celui qui suit dans le centre de Bordeaux cette ligne bleue tracée au sol et qu'utilisent particulièrement les personnes âgées. Il m'arriva d'y être seule à bord et d'aller des allées de Tourny jusqu'au lycée Montaigne sereine et sans encombre, telle une reine d'Angleterre dans son véhicule personnel.

Parmi les autres caractéristiques de la promenade en béquilles, il y a la lenteur et surtout l'impossibilité de tenir ses béquilles et son téléphone en même temps. Je redécouvrais donc – je le confesse – le silence en marchant, et, qui va avec, l'exercice de l'observation :

- Les Bordelais dans le tramway faisaient tous une tête de Parisiens dans le métro.

- En vitrine, le prix de la robe était l'exact montant de mon loyer.

- Rue Lafaurie-de-Monbadon, une vieille enseigne peinte que je n'avais jamais vue : CHARBONS.

Presque en face, je m'arrêtais devant l'hôtel Balzac.

Avec son allure désuète, son air pension de famille et son nom, il aurait pu venir d'un livre de Modiano. Je pensai à son discours de prix Nobel (sur écrire et le chemin à suivre malgré les glissades ou les tentations de rebrousser chemin, sur la ville silencieuse durant l'Occupation parce qu'il n'y avait plus de voitures dans Paris) ; à cette façon toute modianesque de déambuler (ce mot ne lui va pas du tout) qu'il a inventée ; au titre de son dernier roman, Pour que tu ne te perdes pas dans le quartier.

Le premier livre que j'avais lu de lui s'appelait Villa triste, je l'avais choisi à cause du titre, un des plus beaux du monde.

Plus bas, plus tard, près de La Maison poétique

J'attendais, appuyée sur mes béquilles, le passage de la navette retour. Je ne m'ennuyais pas, car les gens vous parlent spontanément quand vous avez des béquilles, je ne sais pas pourquoi, ils vous interrogent, vous conseillent, vous encouragent. Vous devenez un sujet de conversation facile : un peu comme une info météo. Au moins, on sert à quelque chose.

En longeant la rue Cheverus (toujours en navette), je trouvai que la couleur de la façade du collège nouvellement ravalée tirait sur l'orange. J'ai souri : « Si la ville blonde devient carotte, ça fera moins chic pour l'Unesco. »

Pendant ce temps arrivaient dans ma boîte aux lettres des messages provocateurs qui m'exhortaient : « Top départ ! », « C'est parti ! », et qui insistaient sur un passage à l'action apparemment indispensable – « Maintenant ou jamais ! » –, sinon j'allais rater toutes les affaires à faire en ce début de soldes... J'appréciais de ne pas pouvoir m'en mêler. Faire les boutiques en béquilles, on se sent vite l'éléphant dans le magasin de porcelaine.

Nous sommes ainsi parvenus en janvier 2015

Étrangement, tous mes projets futurs d'écriture nécessitaient des promenades : le mot « parcours » comme un karma indépassable. Pour l'un d'eux, il y avait ce livre posé sur mon bureau. Que je lisais par bribes, délicatement, avec des respirations entre les pages, à cause de l'effet qu'il me faisait, reprendre le souffle et avancer doucement, on a des vertiges quelquefois quand on lit. Le titre avec le mouvement encore : Partir, Calcutta.

« Ça danse enfin. Ça danse autour de moi, je peux me mettre en mouvement. Je mets un pied devant l'autre, je marche, je n'arrêterai plus. Je laisse de côté la masse, je bouge dans ce qui bouge autour de moi. C'est Calcutta enfin, un rythme, une pulsation ; géographie inconnue, territoire sonore. »

Et puis, juste plus tard, alors que je finissais à peine de rédiger ce texte, Charlie Hebdo a été assassiné. La sidération. Et puis l'obscurité.

Après, pour un peu de fraternité, j'ai marché avec vous autres. Bancale.

Lectures refuges :

- Alice au pays des merveilles, Lewis Carroll ;
- L'Astragale, Albertine Sarrazin, coll. « Signatures », Points
- Villa triste, Patrick Modiano, Gallimard
- Pour que tu ne te perdes pas dans le quartier, Patrick Modiano, Gallimard
- Discours de Patrick Modiano, prix Nobel de littérature 2014 : vidéo sur www.gallimard.fr ou texte intégral sur www.lemonde.fr
- Partir, Calcutta, Dominique Sigaud, Verdier
- Charlie Hebdo, journal satirique

ARLETTE GRUSS
www.cirque-gruss.com

30 ANS

À BORDEAUX JUSQU'AU 11 FÉVRIER 2015
ÉCRIS L'HISTOIRE !

CONNECTEZ-VOUS AVEC

RENSEIGNEMENTS ET LOCATIONS À la billetterie du cirque et points de vente habituels

ACHETEZ VOS PLACES

N° Indigo 0 825 825 660 **CIRQUE-GRUSS.COM**

WWW.FOIREAUXPLAISIRS.COM

BORDEAUX QUINCONCES

LA FOIRE AUX PLAISIRS

DU 20 FEVRIER AU 22 MARS 2015



© Éo toutes architectures



© Éo toutes architectures

Encourager la solidarité et l'entraide, susciter les rencontres... Aujourd'hui, les architectes sont confrontés à des enjeux qui dépassent le savoir-faire technique. Avec la résidence solidaire Oréa (Aquitanis), l'agence Éo « toutes architectures » esquisse une réponse décalée et réaffirme l'importance de l'imaginaire comme moteur du projet. **Aurélien Ramos**

ARCHITECTURE DE RÉCITS

Les fondateurs de mythes

Il y a des concepteurs qui éprouvent des difficultés à parler de leur travail. Il y en a d'autres dont le discours trop formaté ne permet pas de les comprendre. Mais il y en a certains pour qui le récit du projet est un projet en soi. Pratiquer l'architecture, pour Siegrid Péré-Lahaille et Antoine Carde, consiste à se raconter des histoires. Les deux fondateurs de l'agence Éo « toutes architectures » sont marqués, comme nombre de ses anciens étudiants, par la pensée de Jacques Hondelatte, architecte bordelais et enseignant à l'École d'architecture et de paysage de Bordeaux, trop peu connu et disparu brutalement en 2002. La fabrication de légendes à partir d'expériences vécues et d'objets architecturaux illustre la « mythogenèse », l'un de ses concepts clés. Au cœur de leur pratique, il y a l'expérience narrative et poétique de l'architecture. Et c'est bien le récit à peine extrapolé d'un souvenir qui est à l'origine de leur premier concours remporté. L'histoire – vraie – d'une grand-mère française, rencontrée à Stockholm dans un immeuble où la garde des enfants est partagée entre les différents

locataires, semble, mieux qu'une longue liste de références professionnelles, avoir convaincu le bailleur Aquitanis de leur confier la réalisation d'une résidence intergénérationnelle au Bouscat.

Alibi architectural

Pour ces deux architectes à la jeune expérience, il s'agit alors de comprendre la commande qui leur est faite. Qu'est-ce qu'une résidence solidaire et intergénérationnelle ? Utopie sociale ? Formule marketing ? Là encore, l'influence de Hondelatte sera déterminante. S'il n'y a pas de réponse à la question, c'est que la question n'est pas la bonne. Siegrid Péré-Lahaille et Antoine Carde partent à l'opposé des allusions attendues au « collectif », au « partage » et à la « mise en commun », pour se concentrer tout d'abord sur l'unité de logement. Ils se donnent alors des principes fondamentaux à respecter pour chaque appartement : tous doivent être traversants, posséder un grand balcon, offrir des facilités de rangement, garantir l'isolation phonique entre les chambres et proposer des espaces de jardinage. La recherche d'une économie de moyens définit le cadre général dans

lequel ils inscrivent le projet.

La question des échanges intergénérationnels potentiels est alors traitée comme un alibi : en juxtaposant des éléments de programme qui n'ont pas vocation à se rencontrer, les architectes voient un moyen de susciter des points de contact inattendus. La salle commune au rez-de-chaussée ouverte sur le petit verger jouxte le local à vélos de manière à provoquer la rencontre entre les activités collectives et celles de bricolage ou de réparation. Les espaces de circulation des coursives sont occupés par des bacs de plantation juste un peu plus grands que nécessaire afin de permettre aux locataires de jardiner. La venelle publique se glisse jusque dans le cœur d'îlot de la résidence et ouvre sur le local collectif. Les deux concepteurs ne statuent pas sur les modes de rencontre entre les générations dans leur bâtiment, mais offrent simplement des dispositifs spatiaux qui permettent d'interroger la rencontre avec l'autre.

L'indispensable superflu

Cet assemblage de fonctions compose le visage d'une résidence à la fois rigoureuse



© Éo toutes architectures



dans ses principes constructifs simples et organique dans la profusion d'ajustements et d'adaptations ponctuels. Car, une fois placés les éléments de programme, les architectes peuvent venir y réintroduire l'irrégularité propre à tout « objet mythogène ». Ce sont les appartements qui, bien qu'apparemment identiques, varient toujours un peu, négociant une partie de balcon avec un voisin, gagnant une double orientation pour les pièces situées aux angles du bâtiment. Ce sont les alignements de fenêtres en façade se désaxant légèrement au besoin. Ce sont les ajouts non prévus au programme, comme ce jardin en sacs installé sur la terrasse ou encore le bassin aux nénuphars sur le toit de l'accès au parking. Ce sont enfin les choix esthétiques qui marient le vocabulaire purement contemporain du béton et du polycarbonate avec un acier doré et des rideaux de toile jaune. Dans le traitement du détail, Siegrid Péré-Lahaille et Antoine Cardé révèlent avec malice leur goût pour le futile lorsqu'il est au service de l'imaginaire du projet.

Opération :

26 logements BBC & HE, dont 10 T2, 12 T3, 3 T4 et 1 individuel T4, 3 commerces, 1 parking enterré

Maître d'ouvrage :
Aquitanis

Maître d'œuvre :
Éo « toutes architectures »

Habitants :
50 % de plus de 65 ans ;
12 % de ménages de moins de 30 ans ;
38 % de ménages avec 1 ou 2 enfants

Coût de l'opération :
3 700 000 €

Livraison :
octobre 2014

MONOPRIX DANS VOTRE QUARTIER



Venez profiter de plus de **15 000 produits** du quotidien et découvrez nos produits Monoprix, Monoprix Gourmet, Monoprix Vert et Monoprix Bio à **prix accessibles !** Retrouvez aussi toute notre offre en deux clics sur monoprix.fr.

MONOPRIX À BORDEAUX

C.C. ST CHRISTOLY – RUE JABRUN
DU LUNDI AU SAMEDI DE 9H À 21H

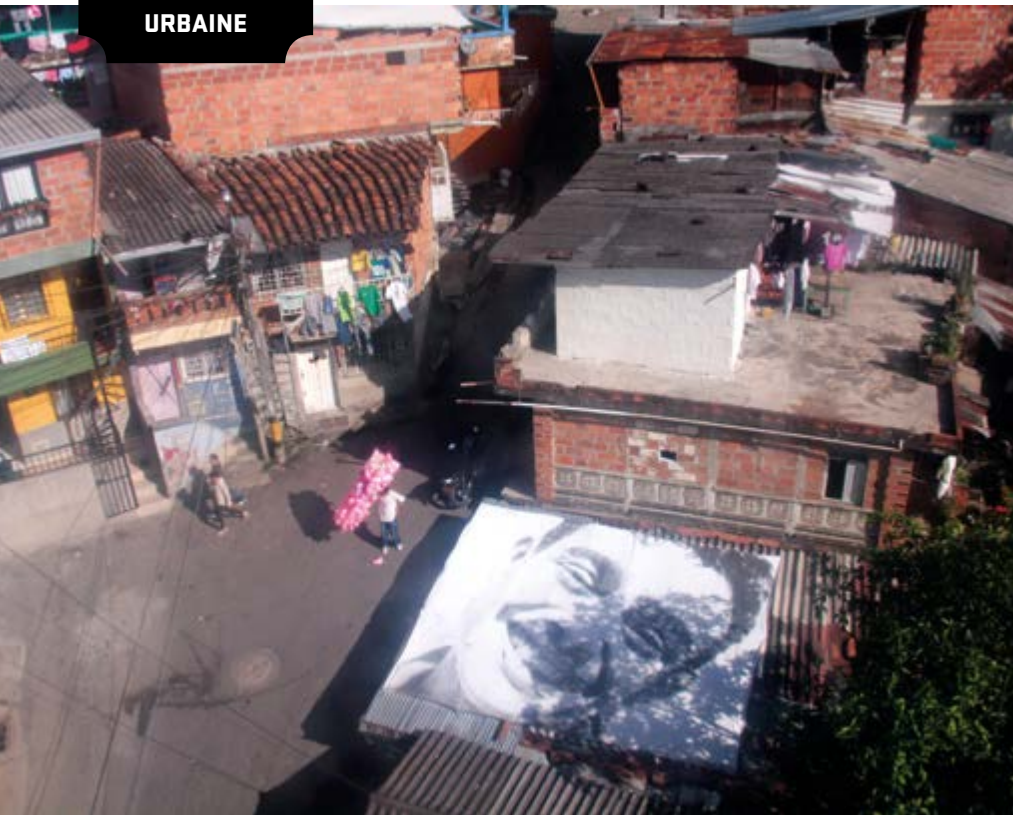
MONOPRIX AU BOUSCAT

RUE DES MARRONNIERS
DU LUNDI AU SAMEDI DE 9H À 20H
ET LE DIMANCHE DE 9H À 12H30

30 AVENUE DE LA LIBERATION
DU LUNDI AU SAMEDI DE 8H30 A 20H30

MONOPRIX
Vivement aujourd'hui.

POUR VOTRE SANTÉ,
PRATIQUEZ UNE ACTIVITÉ PHYSIQUE RÉGULIÈRE.
WWW.MANGERBOUGER.FR



Barrio de Medellín - Colombie © Corina Airinei / Chahuts



© GW

Chahuts a confié à l'auteur
Hubert Chaperon le soin de porter son
regard sur les mutations du quartier.
Cette chronique en est un des jalons.

LA SAINT-MICHÉLOISE

¡RESISTENCIA SATÍRICA!

L'association France/Amérique latine organise des passerelles avec l'Aquitaine. Ce matin, ils viennent nous rendre visite pendant la permanence du lundi sur la place Saint-Michel. Eux aussi travaillent dans la rue. Échange. Quatre bidonvilles autour de Medellín – c'est la même chose à Bogotá – sont surpeuplés de paysans expulsés de leurs terres par des groupes paramilitaires à la solde de l'industrie agroalimentaire, qui cherche à étendre ses cultures de palmiers. Cette politique, encouragée par le gouvernement colombien, vise à appliquer des accords internationaux signés avec les États-Unis et l'Europe. Cette politique a pour conséquence de tuer peu à peu toutes les agricultures locales du pays et de pousser les paysans à la misère et à la révolte. Une grande part de l'Amérique latine combat la voracité d'ogre des investisseurs étrangers à la recherche de nouveaux profits.

Carlos Velasquez, sociologue, nous raconte les groupes d'avocats qui organisent des classes itinérantes pour enseigner leurs droits à ces populations victimes d'une véritable guerre mafieuse (juridiquement légale). Carlos nous explique les rassemblements qu'il organise. Le blocage des rues étant interdit, les manifestations culturelles leur permettent de contourner la répression policière.... La contrainte imposée leur fait trouver la liberté d'inventer le discours satirique et le point de vue artistique qui révéleront le mieux les injustices subies. Les déguisements et la scénarisation des causes qu'ils défendent leur donnent un regard transformé par l'art.

En nommant d'une façon humoristique leur combat, ils trouvent la dignité et l'intelligence de leur situation. La satire est une arme de résistance, une arme d'émancipation à la hauteur des oppressions d'aujourd'hui.

¡ Vida Digna Ya !

www.tumblr.com/blog/travauxvousetesici

www.chahuts.net

Le chantier est un temps suspendu
entre rien et une forme finie.
Qu'en est-il lorsque cet instant de
tension devient un état immobile ?

GREEN-WASHING

par Aurélien Ramos

SURSIIS

Les projets d'infrastructures de transports ont quelque chose de grisant. Victoire de l'homme sur l'espace, conquête de la distance, négation de la topographie ; les lignes de chemin de fer sont les jalons de la civilisation moderne. C'est toujours le cas au XXI^e siècle et dans le Grand Ouest girondin. La ligne de tram-train, qui est en cours de construction entre la place Ravezies et la gare de Blanquefort, est une tentative d'acculturation par la métropole bordelaise de la presqu'île du Médoc.

Cette ligne de transports en commun doit permettre la transition du réseau de tramways vers sa forme périurbaine : le TER. Symbole d'une volonté politique, le chantier avance depuis l'automne 2012 en traçant à travers le tissu des franges métropolitaines plus de 7 km de lignes de rails couchés sur le ballast et encadrés de caténaires d'acier : six ouvrages d'art, six stations, des quais et leur mobilier d'aluminium moulé, leurs panneaux de verre trempé, deux parcs-relais et divers aménagements paysagers d'accompagnement.

Or, le 23 octobre 2014, à la suite d'un recours en justice d'un collectif d'associations (Trans' Cub, Aquitaine Alternatives et le Comité de quartier Caudéran), le tribunal administratif a conclu à l'annulation des arrêtés préfectoraux portant sur la déclaration d'utilité publique de cette infrastructure.

Voilà le chantier interrompu pour un temps indéterminé, la mise en service de la ligne repoussée à 2017. Les machines sont arrêtées, les ouvrages inachevés, les équipements neufs restés dans leur emballage s'endorment. Le projet est suspendu au résultat des études complémentaires qui, seules, détermineront si l'investissement public a accouché ou non d'une ruine prématurée.



© StudioMumbai

Le bambou doit être coupé quand il n'y a pas de lune. Pourquoi ? Parce que pendant ces nuits il n'y a pas d'insectes, et le bambou durera vingt ans.

SĀM̐KHYA

Les métropoles indiennes telles que Mumbai, déjà forte de 22 millions d'habitants, se développent à un rythme exponentiel. Cette mutation bouleverse par contrecoup les moindres bourgades reculées, qui deviennent elles aussi plus urbaines dans les mœurs et les mentalités. Le temps de l'Inde cadencé par la lune doit s'arranger d'un temps solaire occidentalisé. La tradition n'est pas une négation de la modernité, car c'est autant dans l'habité que dans l'habitant que se révèle un entre-deux. Arc en rêve - centre d'architecture présente dans sa grande galerie, jusqu'au 31 mai, la première grande exposition monographique consacrée au Studio Mumbai, sous le titre anglais « Between the sun and the moon », « entre le soleil et la lune ». Fondée en 1996 par l'architecte Bijoy Jain, cette agence se compose de Samuel Barclay (architecte américain), Jivaram Sutar (charpentier), Pandurang Malekar (maçon) et Bhaskar Raut (maçon traditionnel et menuisier). L'originalité de leur approche réside dans la création de bâtiments qui est le fruit d'un processus de dialogue collectif, d'un échange de connaissances entre les différents corps de métiers en relation avec le territoire dans sa dimension imaginaire, réelle et symbolique. Étape « circumambulatoire » dans la visite de l'exposition : des tables disposées le long des fenêtres offrent une vue sur l'extérieur en même temps qu'un regard de l'extérieur sur nous-mêmes. C'est de cette façon que Bijoy Jain nous ouvre l'espace d'un atelier à la vaste dimension du continent indien. Les matériaux, les pigments directement puisés dans la réalité sont ainsi exposés comme autant de possibles à recombinaison au

gré d'une inspiration de la nécessité, en référence à la philosophie de Kapila, le Sāmkhya où ce n'est pas une volonté qui anime toute chose, mais seulement la nécessité. Au Studio Mumbai, implanté à Alibag, à deux heures de voiture de la ville-monde, point de plan, juste des empreintes en goudron, des maquettes en cire et des planches tracées. Ici, c'est la grandeur nature qui reste l'étalon. La distance entre conception et réalisation s'en trouve réduite. Non pas dans un souci de précipitation, mais au contraire dans une exigence alchimique pour une maturation en temps, car le temps construit. Utopie concrète, chaque construction exposée en photographie organise la quadrature des éléments - lumière, eau, air et terre - et délimite les principes de l'humide et du sec. Les édifices en teck, abondants sous ces latitudes, apparaissent comme de légères armatures permettant à l'en-dehors de communier avec le dedans. La matière/nature (*prakṛti*) devient conscience (*purusa*) grâce au léger/lumineux (*sattva*) et au mobile/excitant (*rajas*) avec ce qu'il faut de pesanteur/obscurité (*tamas*), notamment cette pierre posée dans la maison de cuivre. Libérer l'espace à contre-courant du bétonnage actuel, c'est ce qui permet au monde d'être faiseur de soi (*ahamkāra*) dans une architecture où physique et métaphysique sont synonymes. **Stanislas Kazal**

« Studio Mumbai architectes : **between the sun and the moon** », jusqu'au dimanche 31 mai, grande galerie, arc en rêve - centre d'architecture. arcenreve.com



IDROBUX, GRAPHISTE - PHOTO : BRUNO CAMPAGNE - LABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ - SACHEZ APPRÉCIER ET CONSOMMER AVEC MODÉRATION



De grâce, n'écoutez pas ceux qui trompettent le déclin de la popote nationale, régionale, locale, etc. Une génération de cuisiniers curieux, à l'esprit libre, a mené une réforme en douceur comme on en souhaiterait dans bien des domaines. Un exemple avec Fred, place de la Victoire, et une excursion au pays du veau tigre avec La Table A Cantina.

SOUS LA TOQUE DERRIÈRE LE PIANO #81 par Joël Raffier

L'épicier de la rue Élie-Ginrac a une réflexion intéressée quand je lui fais remarquer la hausse des prix du poisson : « Achète-moi de la morue ! » Il ne connaît pas la morue de Frédéric Coiffé... Comment en cuisiner après ça ? Fred est à la Victoire, vous allez faire la moue, pas la guerre. Le menu, à 20 €, est entièrement composé de plats de la carte. Frédéric Coiffé, originaire de La Rochelle, a travaillé chez Coutanceau puis chez Ducasse, avant de devenir un fameux chef à L'Aquitania. Il a aussi lancé la chaîne « Ô saveurs » avec pâtes et sandwiches stratégiques un peu partout dans la ville. Il est également consultant et donne à l'occasion des cours de cuisine tout en écrivant dans son blog. Bref, à l'instar de Robuchon, et toutes proportions gardées, Fred ne sera peut-être pas là lorsque vous irez chez lui, mais il serait dommage de ne pas essayer quand même. En entrée, la terrine de campagne (7 €) pourrait rappeler l'époque où on ne tuait pas des cochons pour rien. L'alternative est un exotique tartare de saumon au lait de coco et jus d'agrumes tout en fraîcheur (7 €). La morue est obligatoire pour une première visite. L'axoa n'est pas à négliger. Haché et

émincé, bien cuit dans les deux tailles, le veau est incorporé au rouge et vert des légumes confits, tomates, poivrons et piments. C'est presque parfait. Hélas, du piment (d'Espelette of course, *what else?*) on sent l'arôme, mais pas le piquant, pas même le petit piquant. Dommage. Ce parti-pris de lèse-pimenterie sera pardonné grâce au soyeux des pommes vapeur au fond de la cocotte. À la carte, la morue est pour deux personnes (35 €), ainsi que l'axoa (30 €), les encornets (32 €) et l'entrecôte (34 €). Elle est émietée, liée dans de la crème d'ail, persil et oignons avec de petits carrés de craquantes pommes de terre rissolées. À ce niveau de précision, c'est de la pâtisserie. Cela ne devrait pas être permis de faire de la morue ainsi. C'est crémeux mais pas trop, d'une couleur tirant sur le jaune. Il doit y avoir un secret. Il y a un secret. Du curcuma ? Du safran ? Cela expliquerait la couleur. Mystère. Au dessert, les œufs au lait offrent un subtil goût d'orange (10 € pour deux). Pour les fous de cannellés, il y a une adaptation de la vénérable pâtisserie locale en profiteroles, avec sauce chocolat, caramel (pas assez au goût de certains) et chantilly (7 €).

A Cantina, comptoir corse

rue des Bahutiers, est depuis quelques années une belle réussite de cuisine régionale. On a peu (voire pas) accès à des cuisines d'inspiration alsacienne ou lyonnaise, bourguignonne, provençale... En revanche, on dénombre plus de 25 restaurants d'« inspiration » chinoise sur l'agglomération. Julien Pandolfi fait découvrir la cuisine et les vins de l'île de beauté aux *pinzutu** de Burdeos. Et ça marche. En ouvrant un nouveau restaurant La Table A Cantina, rue Mably, cet entrepreneur vise plus haut. Il a fait venir Sébastien Sevellec, qui a travaillé dix-sept ans à Calvi et quitté sa place de chef dans un relais-château. Hasard de la chronique, Sevellec, rochelais, a travaillé avec Coiffé chez Coutanceau. C'est un chef plutôt zen à l'humour pince-sans-rire, adorant travailler le poisson. La carte change quasiment tous les jours, aussi ne m'en veuillez pas si le pavé de merlu avec fondu de poireaux à la panzetta (poitrine roulée) et beurre citronné aux coquillages (25 €) est absent. Idem pour le filet de Saint-Pierre, artichaut violet au brocciu (fromage de brebis). Deux réussites. Les cuissons sont soignées. Sébastien Sevellec fait dans le sérieux. Il préfère les jus courts

et précis aux longues sauces du hasard. Le jus infusé à la népita, herbe aromatique du maquis légèrement mentholée, étonne sur le quasi de veau tigre. Cette race bovine au pelage félin est aussi une marque. Les prix, contrairement au muscat suggéré pour accompagner la délicieuse tarte fine aux poires pochées (7 €), ne sont pas doux. Compter 100 € pour deux. Les charcuteries (12 €), les vins (de 23 à 60 €) et spiritueux (myrte, 6 €) sont choisis avec soin. Le décor est chic, on monte d'un cran. Addiu Saint-Pierre, *bongiornu* le Triangle d'or. Et l'Empire ! Tapisserie rayée or et noir, s'il vous plaît, comme chez Mme de Staël. Avec portrait géant de Napoléon. Goya, voisin à l'époque, aurait fait la grimace. Napoléon était corse. Ne l'oublions pas.

* Terme péjoratif pour désigner les habitants du continent et qui signifie « pointu » en corse.

Fred

20, place de la Victoire.
Ouvert tous les jours.
Réservation : 05 56 92 94 96.
<http://fredrestaurant.unblog.fr>

La Table A Cantina

19, rue Mably.
Ouvert du mardi au samedi.
Réservation : 05 56 81 54 86.



© Agnès Ouraëff, Oasis

LA MADELEINE par Lisa Beljen

Rendez-vous dans la cuisine d'Agnès Ouraëff, bibliothécaire, pour la recette de la cervelle de dromadaire.

UNE PERSONNALITÉ, UNE RECETTE, UNE HISTOIRE

« Alors que ma mère avait postulé pour être professeur d'arts ménagers en Algérie, mon père, lui, avait demandé un poste de professeur de gym, de russe ou d'allemand à Mâcon. À l'époque, nous habitions à Saint-Désert, en Saône-et-Loire. N'ayant pas eu de réponse pour l'Algérie, mes parents ont décidé de partir à Mâcon. Sur le trajet, oh drame ! je me suis rendu compte que j'avais oublié mon nounours à la maison. Alors, on est revenus à Saint-Désert, où un télégramme attendait mes parents. C'était une convocation pour être professeurs à Touggourt, en Algérie. Nous sommes quasiment partis sur-le-champ.

On est restés pendant six ans dans cette petite oasis dans le désert algérien, vivant d'abord dans des conditions très précaires, logés dans un préfabriqué. Avec mon frère et ma sœur, nous dormions sur un matelas à même le sol. Par la suite, ma mère a trouvé une petite maison ; c'était un peu mieux.

Pour les gens du pays, on était riches, mais on ne vivait pas dans le luxe. Notre maison était mitoyenne d'autres maisons, toutes identiques, avec un petit jardin devant et un eucalyptus. Nos voisins étaient tous coopérants. Et, à quelques mètres de là, il y avait des tentes de nomades. Ils fouillaient nos poubelles et demandaient à ma mère : "Atimi zitoun* ?" Ils voulaient de l'huile, alors on leur donnait de l'huile. En échange, ils nous donnaient des œufs.

C'était une vie géniale pour les enfants, le soleil brillait tout le temps ! Avec mon frère et ma sœur, on allait à l'école française. Et pendant notre temps libre, on faisait des pique-niques dans les palmeraies, on grimpait des dunes plus hautes que celle du Pilat. Avec mes parents, on visitait des sites, on faisait des voyages au Maroc. On passait aussi des soirées avec des ingénieurs russes très gentils. Ils nous faisaient des cadeaux, nous prenaient dans leurs bras, ils chantaient et buvaient.

De son côté, ma mère travaillait dans une école algérienne. Elle apprenait la cuisine aux filles. Elle avait de très bonnes relations avec ses élèves, qui nous invitaient régulièrement à des fêtes où l'on apprenait la danse du ventre. Tous les dimanches, on allait au marché, où les commerçants étalaient leurs marchandises sur des couvertures, par terre. Il y avait aussi des femmes répudiées qui vendaient leurs bijoux pour pouvoir vivre. Chaque dimanche, ma mère achetait de la cervelle de dromadaire, la poule au pot de l'oasis. Comme on n'avait pas beaucoup d'argent, elle achetait des trucs bizarres comme de la tétine de vache ou des amourettes. Moi, j'adorais ça !

Quand on a dû rentrer en France, c'était très dur, il ne faisait jamais beau et tous mes amis étaient restés en Algérie, dans le paradis perdu. »

Pour la recette, faire tremper la cervelle dans de l'eau vinaigrée. Retirer les filaments rouges, la faire blanchir dans un bouillon aromatique, l'égoutter, la couper en tranches et la faire revenir dans le beurre, saler, poivrer. Accompagner d'un beurre blanc citronné.

* Transcription phonétique.

GLOUTON

Le Bistrot

*Le Bistrot Glouton
a été conçu dans la lignée
des restaurants
« bistrologiques » qui
associent la cuisine
gastronomique
à la convivialité
du bistrot.*

PLATS MITONNÉS
& CANAILLES.

CUISINE AUTHENTIQUE
& DANS LA TRADITION
DE LA CUISINE FRANÇAISE.

PRODUITS FRAIS,
PRODUCTEURS LOCAUX.

A BIENTOT

Ouvert du Mardi au Samedi
de 12h à 14h30 et de 19h30 à 22h
(23h Vendredi et Samedi)

RÉSERVATION AU 05 56 44 36 21

15, rue des Frères Bonie
33000 Bordeaux

www.gloutonlebistrot.com

Né en 1980 à Talence, Cédric Baylocq passe son enfance entre Bacalan, Les Aubiers, Saint-Louis et le Grand-Parc tout en faisant chanter le cuir à l'ASPTT Bordeaux. Durant ses études supérieures, il pige au quotidien *Sud-Ouest* (aussi bien aux sports qu'à la locale), dont il devient correspondant pour le Maroc en 2010.

Son parcours universitaire, lui, est à la mesure de sa discipline – l'anthropologie –, une invitation au voyage : Berkeley, Californie ; Leiden, Pays-Bas ; Beyrouth, Liban. Au tournant de la décennie, direction le Maroc. D'abord en qualité de boursier arabisant du ministère des Affaires étrangères (2010-2011), puis chercheur postdoctorant au Centre Jacques-Berque pour les études en sciences humaines et sociales (2011-2013), et, enfin, enseignant-chercheur à l'Institut des sciences politiques, juridiques et sociales de l'université Mundiapolis, à Casablanca, depuis 2013.

Cette position singulière et ce regard de l'autre côté de la Méditerranée nous sont apparus comme une évidence pour envisager le nécessaire recul à la réflexion après les tragédies du 7 et 9 janvier 2015.



© Pierre Guibillon

CHARLIE & LES PENSEURS CRITIQUES EN ISLAM

Nous sommes moins d'une semaine après que les frères K. ont abattu comme du gibier DOUZE personnes dans le périmètre de l'hebdomadaire *Charlie Hebdo*, à Paris, et quelques jours après qu'Amedy C. se soit « fait » quatre citoyens français et tunisiens de confession juive dans un magasin casher. Sur le chemin du déjeuner, je croise deux hauts cadres marocains de ma connaissance. Nous nous saluons. Ils me lancent le traditionnel « ça va ? ». J'hésite un brin à leur répondre le « *bi kheir* » (littéralement « sans rien » en arabe marocain, l'équivalent de « tout va bien ») de circonstance, et je lâche plutôt un mesuré « *oui, une semaine un peu perturbée quand même...* ». L'un des deux hauts cadres, sachant pourtant pertinemment à quoi je faisais référence, me répond, ironiquement interrogatif : « *Quoi, le travail ?* » Sur le ton de l'évidence, je précise : « *Ben, les attentats en France !* » Et mon interlocuteur de rétorquer sur un ton faussement candide : « *Ah ! Mais ça, c'est tous les jours dans le monde, et en pire, même...* »

Des coups d'kalach' pour des coups de crayon

Je répondis sans me démonter qu'en tant que citoyen français ces attentats terroristes (sous la forme d'exécutions sommaires) me touchaient particulièrement – ce qui

n'exclut en rien que je puisse être touché par d'autres... –, et qu'ils me touchent même à deux autres titres. D'abord, en tant que correspondant de presse, en marge de mon activité principale d'enseignant-chercheur et pour avoir travaillé dans un journal (*Sud-Ouest*) pendant toute la durée de mes études supérieures, je saisis/comprends particulièrement la violence et le caractère inédit de ce carnage dans (et à l'extérieur) d'une salle de rédaction : on a utilisé des kalach' contre des types qui utilisaient des crayons. Or, un crayon, même bien taillé... Et le correcteur Mustapha Ourrad, l'employé de la Sodexo Franck Brinsolaro, la psychanalyste Elsa Cayat, l'économiste Bernard Maris, le guide gastronomique Michel Renaud..., que représentaient-ils, au juste, aux yeux de nos interlocuteurs, qui ne les mentionnaient même pas ? Des dommages collatéraux d'une vengeance bien légitime ? Et Cabu ? Y avait-il plus pacifique et inoffensif homme sur terre ? Quant aux autres, bien évidemment, quoi qu'ils aient dessiné, aucun d'entre eux ne méritait d'être froidement assassiné. C'est en outre l'anthropologue ayant mené sa recherche doctorale sur l'islam de France¹ qui trinquait : je pressentais que ces actes pouvaient ternir, peut-être même modifier

durablement, les relations interculturelles/religieuses dans mon pays. J'en avais mal aux tripes. C'est d'ailleurs une sorte d'angoisse primitive de ce type qui m'a mené sur ce terrain de recherche, il y a déjà dix ans : passé l'adolescence, mes amis français (je tiens à mettre ce nom en premier...) d'origine maghrébine et de confession musulmane, avec qui j'avais grandi dans les cités HLM de Bordeaux-Nord, ont commencé à se diriger vers la mosquée. Qu'y faisaient-ils ? Qu'y apprenaient-ils ? Cela risquait-il de mettre en péril l'amitié qu'ils entretenaient avec moi, le non-musulman ? Dans cette mosquée, je trouvai un imâm assez original, cultivé, lancé dans un travail de réforme qu'il n'hésiterait pas à nommer plus tard « théologie de l'acculturation ». Cette angoisse primitive dissipée à l'issue de ma recherche se manifestait donc de nouveau. La société française risquait d'être traversée de tensions que n'avaient pas manqué de générer ces attentats...

Et comme j'étais assez agacé du mépris bien calculé de mon interlocuteur, je lui lançai : « *Et vous, au moment des attentats de Casablanca, en 2003², vous avez été choqué, non ?* » Je vis à son discret hochement de



© Cédric Bayloq, manifestation du vendredi 9 janvier 2015, devant le siège de l'AFP à Rabat, Maroc.

tête dépourvu de commentaire que mon argument avait fait mouche. « *Cela vous a attristé...* », ajoutai-je, comme pour jeter sur sa réaction les mots qu'il n'avait pas voulu prononcer. Mais, très vite, sans justifier forcément les meurtres, il subodorait combien les dessinateurs de *Charlie Hebdo* l'avaient bien cherché, arguant qu'insulter le Prophète « *c'est pire qu'insulter ma propre mère. Le Prophète, c'est comme une partie de moi* [désignant son collègue], *une partie de lui, ça le constitue en tant qu'individu...* » Et de m'interpeller : « *Si je te croise dans la rue et que je te dis : ta mère ou ta sœur est une pute, qu'est-ce que tu fais ?* » Même si je trouvais le parallèle fort peu opportun, notamment parce que *Charlie Hebdo* n'a jamais accolé cette insulte au prophète des musulmans, je rétorquais : « *Je te casse la gueule... mais je ne te tue pas.* »

Une théorie du complot

Le troisième larron décidait alors de prendre la parole pour dire que « *de toute façon, ça profite bien à quelques personnes, ce qui s'est passé. Charlie Hebdo, il est détenu par qui ?* » Il était attendu que je réponde « *un juif* » (ce qui est faux, de surcroît). Je n'en fis rien. Mais la suite ne tardait pas à venir : « *Tu sais, le lobby sioniste est puissant et il a tout intérêt à...* » Inutile de poursuivre. De toute façon, ça n'allait guère plus loin. Le Grand Schème Explicatif pour les handicapés de la géopolitique mondiale : la théorie du complot (juif ou maçonnique, selon...). Je me souviens que, peu de temps après que j'arrive au Maroc, à la fin de l'année 2010, un personnage politique aussi important qu'Hamid Chabat, maire de Fès, qui deviendrait un an plus tard secrétaire général du parti historique

de l'Istiqlal (« Indépendance »), pouvait dire sans blaguer que les révoltes qui ont embrasé la région étaient en fait des menées subversives prévues dans le Protocole des Sages de Sion pour déstabiliser le monde arabe. Il a certainement senti de trop près le vent du boulet révolutionnaire... Que dire de plus, sinon que je leur répondis que je n'étais « *pas client des théories du complot* » ? Il était d'ailleurs surprenant que leur argumentaire

La question sociale ne semble donc pas être ici un facteur explicatif suffisant

ne leur apparaisse pas contradictoire : d'un côté, on affirme que les dessinateurs sont allés trop loin et qu'il fallait s'attendre à ce que leur offense contre un symbole religieux suscite une telle réponse, de l'autre, on défend mordicus qu'il s'agit d'un complot, fomenté par d'occultes puissances extérieures à l'islam et aux musulmans.

Le summum de l'incompréhension mutuelle était atteint quand j'employai le mot « *criminels* » pour qualifier les frères K. Mon premier interlocuteur commençait à ratiociner et à ergoter sur l'emploi de celui-ci. « *Qu'est-ce qu'un criminel ? Définis-moi la notion de criminel* », et d'indiquer que Netanyahu est un vrai criminel. Comme si cela enlevait le caractère même de crime aux exécutions des frères K. et de leur comparse.

Je me demandai comment deux hauts cadres marocains, formés dans d'excellentes universités européennes, pouvaient tenir de tels discours. Ce sont des gens censés, intelligents, compétents dans leurs domaines. Il y avait donc autre chose. Des éléments

relevant des champs culturel et religieux expliquaient de tels propos. Que des jeunes en rupture de ban, habitant dans des cités HLM en état de déperissement (ou des bidonvilles, au Maroc), déscolarisés, dont le seul accès à la « *connaissance* » est constitué d'un magma de sites conspirationnistes et dont la « *formation politique* » se fait à travers les vidéos d'Alain Soral, tiennent ce genre de discours, à la limite... Mais un quadra et un quinquu habitant dans des villas de la banlieue riche de Casablanca et émargeant à un niveau de salaire bien supérieur à celui d'un haut cadre français à poste équivalent (quand le personnel administratif, lui, est en revanche payé au tarif marocain)... La question sociale ne semble donc pas être ici un facteur explicatif suffisant. Et l'anthropologue que je suis se dit alors que l'intercompréhension n'est pas pour demain...

Je m'apaisai comme je pouvais en me disant, pour commencer, que les services de sécurité marocains, eux, savent très bien qu'il existe des illuminés se réclamant de l'islam – dans une version radicale, terroriste – qui diffusent une idéologie belliqueuse et endoctrinent certains jeunes (plus ou moins vulnérables) pour qu'ils passent à l'acte. Ils surveillent et répriment. Ils ne leur font aucune concession sur le plan idéologique, ne leur attribuent aucune excuse et ne voient pas derrière eux une quelconque main invisible frappée de l'étoile de David.

D'autres attitudes ont contribué à me convaincre que la compréhension mutuelle risquait de prendre beaucoup de temps. Sur le *wall* d'un ami, chargé de cours dans une université marocaine et administrateur dans un ministère du Royaume, nul mot contre ces attentats. Ce qui ne constitue en



© Cédric Bayloq

soit aucun problème particulier, d'ailleurs. Toutefois, alors que l'on recensait une vingtaine d'actes antimusulmans (près de 130 en cette fin de mois de janvier 2015), il a posté un article relatant ces faits et les a commenté par un rageur : « *Se venger à la française ! Ces Français ne sont pas des terroristes ?* » J'avoue ne pas comprendre ceux qui s'émeuvent, à juste titre, de toute généralisation à l'endroit « des » musulmans, mais qui n'hésitent pas à s'en rendre coupable vis-à-vis « des » juifs, « des » Français, « des » Américains ou « des » Occidentaux.

Par ailleurs, le hashtag « #JeSuisKouachi » est parti du compte Twitter d'une ressortissante marocaine... qui avait voulu faire une blague – de mauvais goût –, et qui l'a retiré de son profil sous la pression de ses amis... Mais celui-ci s'est répandu comme une traînée de poudre sur le réseau social : jusqu'à compter 38 000 occurrences, dont un nombre important est reproduit par les comptes d'identitaires ou de militants FN, est-il nécessaire de le préciser.

Mais c'est des penseurs critiques musulmans ou de culture musulmane que viendrait la dénonciation la plus ferme de ces actes, et surtout une tentative d'en déceler les causes... internes.

L'archipel des penseurs critiques en islam

Avant d'aborder la sphère – de plus en plus dense – des penseurs critiques, il faut noter que toute une partie de la société civile marocaine – cette société civile qui a trouvé un second souffle avec la mobilisation du 20 février 2011 – ne partage aucunement l'opinion de nos deux hauts cadres. À Rabat, le vendredi 9 janvier, environ un millier de personnes se sont rassemblés devant le siège de l'AFP sans hésiter à brandir leurs pancartes « Je suis Charlie ». Je doute qu'il existe beaucoup de pays à majorité musulmane où un tel « outing » contre ces assassinats et une affirmation de la primauté de la liberté d'expression (même pour ceux qui goûtent le moins les dessins de *Charlie Hebdo*) eût été possible.

Les associations de défense des droits humains (et même au-delà) ainsi que les syndicats marocains ont par ailleurs signé en nombre un communiqué condamnant l'acte terroriste contre les journalistes de *Charlie Hebdo*, et déclarant leur solidarité avec les victimes. Contrairement à nos

deux interlocuteurs, ils y dénoncent sans la moindre nuance un acte qui « *vise la liberté d'opinion et d'expression et la liberté de la presse, et qui vise à imposer la pensée unique et le refus de la diversité* » ; ils appellent même à « *la résistance et à la solidarité face à tous les actes terroristes et criminels visant le droit à la vie, la liberté d'opinion et d'expression, qui ne font qu'attiser et répandre la violence, le ressentiment et la haine* », et ils affirment que « *seule la culture de dialogue, et de respect du droit à la diversité, constitue un rempart contre la barbarie et est l'un des moyens d'assurer la coexistence entre les individus et les communautés* ».

Côté bordelais, l'imâm franco-marocain Tareq Oubrou (il est originaire de Taroudant, à l'est d'Agadir), chaînon manquant entre mystique soufi et légalisme islamique des Frères musulmans tendance réformiste, électron libre gravitant dans l'orbite de l'UOIF, n'a pas mâché ses mots. Lors de la prière collective du vendredi 9 janvier, l'artisan de la « théologie de l'acculturation » n'hésita pas à brocarder, depuis sa chaire de la mosquée El Huda (« la guidance ») de Bordeaux, ce que des « imâms disent sur le minbar à l'égard des juifs et des chrétiens... des appels à la

haine, sous prétexte qu'il y a une théologie du salut ». Et de mettre en garde son auditoire :

« Se venger à la française ! Ces Français ne sont pas des terroristes ? »

« Il faut faire attention à ce type d'aberrations, la liberté, c'est quelque chose de garanti, de constitutif... C'est grâce à elle que nous pratiquons notre religion.

D'ailleurs, la plupart des musulmans ont quitté leurs pays d'origine, pour trois raisons : la liberté (fuir la persécution), la prospérité (les raisons économiques) et pour des raisons intellectuelles et culturelles. Les parents de ces jeunes criminels, ils sont venus ici pourquoi ? Pour la prospérité, pour la liberté ! Et on assiste à une deuxième, troisième génération en train de trahir ce désir de liberté qu'on trouvait chez leurs ancêtres... Mais il faut dire également que les parents participent quelque peu à la haine que nous trouvons chez beaucoup de musulmans. C'est une défiance que certains musulmans développent chez leurs enfants : "Faites attention à ceci, faites attentions aux kuffars [mécraants], au judaïsme..." On développe la culture du complot et la culture de la méfiance... »

Tareq Oubrou – qui était au Vatican au moment du premier carnage – vient

également de signer un texte collectif intitulé « Français de confession musulmane : Khlass [« ça suffit »] le silence ! »³, à l'instar de quinze de ses coreligionnaires. Parmi ceux-ci, le sociologue Omero Marongiu-Perria, converti, est également partisan d'« une autocritique musulmane constructive », titre d'un article qu'il a livré à *Témoignage chrétien* le 15 janvier dernier. Il ne souhaite pas, contrairement à de nombreux militants communautaires (qui ne justifient pas pour autant les actions terroristes de Paris), jeter un voile discret sur les discours belliqueux ou les conceptions problématiques de l'altérité qui circulent au sein de sa communauté de foi :

« En effet, entre nous, nous savons bien qu'il existe un "univers de représentations" partagé issu d'une lecture absolutiste et hégémonique de nos sources, diffusé par un certain clergé musulman qui est désormais en position de monopole au sein des médias intracommunautaires. N'importe quel exégète autoproclamé peut ainsi prétendre, sans être remis en cause, que toute personne coupable de dénigrement du Prophète doit être mise à mort, les puristes allant même jusqu'à refuser de prendre en compte une quelconque excuse de sa part. Il peut prétendre également que tout musulman quittant l'islam doit aussi être mis à mort, ou lancer tout type d'anathème en brandissant à chaque fois un passage du Coran ou un propos prophétique authentifié. Nous savons cela, et bien d'autres choses encore, mais nous sommes trop frileux face à la remise en question, car nous avons intériorisé une confusion entre la sacralité d'un texte et le caractère contingent de ses interprétations. »

De l'autre côté de la Méditerranée, l'écrivain et dramaturge Driss Ksikes – présent lors du rassemblement de Rabat – a signé un texte fort intitulé « Si c'est ça, l'humain », dans l'hebdomadaire marocain de langue française *Tel Quel* (tendance gauche progressiste et laïque)⁴, dont il fut le rédacteur en chef. Dans cette tribune, il n'épargne aucune responsabilité : de la diffusion sournoise de l'idéologie wahhabite par l'Arabie Saoudite jusqu'aux régimes autoritaires arabes, accusés d'avoir « depuis des décennies fait barrière dans nos écoles à la pensée libre et critique ».

Il invite également tous les « musulmans de culture, d'héritage ou juste de voisinage, citoyens pacifistes de la terre-monde, à crier "raison", "liberté", "pluralisme" plus fort que tous ces criminels qui n'ont pas encore voulu enterrer la hache de guerre des religions ». Et de terminer sa salve par ce cri du cœur : « *Même si tout cela donne à des extrémistes marginaux, sans repères, l'illusion d'un droit de meurtre sur des voix libres qui s'enprennent à nos cônes "sacrées", je refuse fermement de croire que c'est ça, l'humain. Et je continuerai jusqu'à ce que la raison, le respect de la pluralité sans hiérarchie et*

Ce moment de crise a le mérite de générer des prises de conscience collective, et parfois des « bifurcations » historiques

la suprématie de la liberté reprennent leurs droits parmi nous⁵. »

La théologienne marocaine Asmae Lamrabet, directrice du Centre des études féminines en Islam au sein de la Rabita Mohammadia des oulémas, basée à Rabat, s'est fait connaître ces dix dernières années pour son approche féministe du Coran. Dans une tribune où l'on sent poindre l'impatience d'un changement de fond, elle écrit : « *Il faudrait savoir reconnaître aujourd'hui que la grande impasse du monde musulman est celle de sa pensée sclérosée, barricadée derrière la citadelle de l'identitaire et de la hantise d'une aliénation occidentale accusée de tous les maux*⁶. » Et elle propose des solutions concrètes.

De son côté, le Clermontois (et/donc grand rugbyphile) Abdennour Bidar signe au lendemain des attentats un texte personnel, écrit à la première personne, en dialogue avec un « monde musulman » personnifié (personnification un peu essentialiste, pourra-t-on lui reprocher)⁷. Le philosophe est un héritier des Fritshof Schuon et autres René Guénon (mais en beaucoup moins ésotérique quand même...). À ce titre, il ne galvaude peut-être pas le terme avec lequel il se désigne comme « *isthme entre les deux mers de l'Orient et de l'Occident* ».

Il accuse son interlocuteur, réel et fictif, de se réfugier « *dans le réflexe de l'autodéfense sans assumer aussi, et surtout, la responsabilité de l'autocritique* ». Il pose ensuite une série de questions à son gigantesque interlocuteur, parmi lesquelles : « *Pourquoi ce monstre ignoble [Daesh, ndlr] a-t-il choisi ton visage et pas un autre ? Pourquoi a-t-il pris le masque de l'islam et pas un autre masque ?* » Il lui indique que « *derrière cette image du monstre se cache un immense problème que tu ne sembles pas prêt à regarder en face* ». Ce faisant, il se trouve sur une ligne assez similaire à celle de celui à qui il succédera très prochainement à la tête de l'émission *Cultures d'islam*, sur France Culture, après le décès prématuré de son animateur. L'intellectuel laïque franco-tunisien Abdelwahab Meddeb, franc-tireur contre l'intégrisme qui travaille les sociétés musulmanes, voyait également un problème endogène comme (dé)raison, comme producteur de ces multiples dérives⁸. C'est dans le cœur même de la théologie sunnite classique, de la tradition scripturaire édifiante telle qu'elle s'est constituée au fil des siècles, qu'il faut chercher les raisons de ces dérives que l'on voit se multiplier. Il poursuit ensuite en disant qu'il voit un potentiel humain gigantesque prêt à donner et à recevoir cette réforme, qui devra porter sur « *la liberté de conscience, la démocratie, la tolérance et le droit de cité pour toute la diversité des visions du monde et des croyances, l'égalité des sexes et l'émancipation des femmes de toute tutelle masculine, la*

réflexion et la culture critique du religieux dans les universités, la littérature, les médias ».

Vaste programme, mais ce moment de crise a le mérite de générer des prises de conscience collective, et parfois des « bifurcations » historiques, pour reprendre un terme récurrent du vocabulaire philosophique de l'Agénais Michel Serres.

Sortie de crise ou développement des conflits

Tareq Oubrou, Omero Marongiu-Perria, Driss Ksikes, Asmae Lamrabet, Abdennour Bidar ont tous ce point commun – outre le fait d'avoir des attaches marocaines – de sentir qu'un changement de paradigme est nécessaire pour la religion qui est la leur et qui, peut-être, n'est pas encore entrée dans le XXI^e siècle⁹. Et ils sont de moins en moins isolés.

Nous nous trouvons donc à l'aube d'une bifurcation historique, de laquelle nous pourrions sortir soit avec plus de tensions, soit avec l'espoir d'un nouveau contrat social et de relations interculturelles plus apaisées. Nous avons là l'émergence d'un archipel de penseurs critiques qui se situe symboliquement entre les deux rives de la Méditerranée et dont le rôle promet d'être crucial. Facilitons-leur la tâche. En évitant notamment de jeter de l'huile sur le feu. Et prenons garde à ce qu'à l'instar de l'Atlantide (qui, s'il existe, se trouve sous ces latitudes) cet archipel ne soit pas englouti par le raz-de-marée des haines recuites, des amalgames et des seules politiques répressives. Bien que laïques, nous ne devons pas être indifférents aux solutions théologiques et philosophiques dont les contours sont en train de se dessiner. Et même favoriser le contexte social et politique de leur réception. Car, désormais, elles nous concernent aussi.

1. Dont sont issus en partie l'ouvrage d'entretien (avec l'imâm de Bordeaux) *Profession imâm*, Albin Michel, 2009, et l'ouvrage à paraître cette année, *Autorité religieuse et normes islamiques en contexte laïque*. Je prépare par ailleurs un essai qui portera le titre de *Mon frère, une lettre ouverte à la nouvelle génération de musulmans de France*.

2. Ces attentats ont fait 41 morts et une centaine de blessés. J'aurais pu ajouter ceux, plus récents, de Marrakech (21 avril 2011, 17 morts, 21 blessés). Il est à noter que, chaque fois, c'étaient des cibles

« occidentales » qui étaient visées.

3. http://www.liberation.fr/debats/2015/01/22/khlass-ca-suffit-le-silence_1186213

4. N° 651 du 9 au 15 janvier 2015, p. 20.

5. Il a également mis en ligne son billet sur le blog Mediapart qu'il vient juste d'ouvrir, dans la foulée des attentats : <http://blogs.mediapart.fr/blog/driss-ksikes/090115/si-c-est-ca-l-humain>

6. *Jeune Afrique*, 15 janvier 2015, <http://www.jeuneafrique.com/Article/ARTJAWEB20150115113157/>

7. http://www.huffpostmaghreb.com/abdenour-bidar/lettre-ouverte-au-monde-m_1_b_6443610.html

8. Voir à ce sujet le très polémique (surtout dans les milieux islamistes, il faut le bien dire...) *La Maladie de l'islam*, coll. « La couleur des idées », Seuil, 2002. D'ailleurs, Abdennour Bidar parle plus loin dans son texte de « corps malade ».

9. À ce titre, il faudrait aussi citer, parmi d'autres, les trois grands décédés en 2010 : Mohammed Arkoun, Mohammed Abed El Jabri et Nasr Hamid Abû Zayd.



SPECTACLES



Toi du monde © Delphine Tangy

Grandir en ayant avalé un crabe

Adèle, Mélanie et Eugène se disent bonjour tous les dimanches, Josette, elle, perd la tête. Quant à Léon, il a avalé un crabe... Sur les *Toi du monde* du Bouffou Théâtre vagabondent aussi chats, amoureux et violoncellistes. Complicé de grandir. Les chemins ne sont pas tout tracés. On s'effondre et on se reconstruit dix fois dans la même journée. Serge Boulrier reprend une fois de plus son théâtre de marionnettes et d'objets pour emmener tout le monde au cœur d'un univers poétique fourmillant de trappes, fils, rouages, manivelles et consorts. À voir !

Toi du monde, dès 3 ans, samedi 7 février, 16 h, Centre Simone-Signoret, Canéjan.

www.signoret-canejan.fr

Également à voir, dans le cadre du **festival Méli Mélo, Le Petit Rien et Dans l'atelier**.

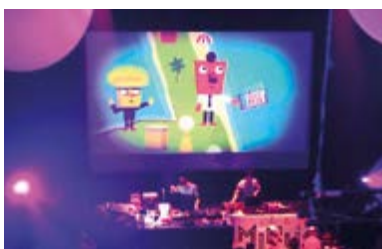


Lento D. R.

Des hommes et des baudruches

Deux artistes et des dizaines de ballons gonflés à l'hélium qu'ils s'efforcent de ne pas laisser s'élever. On est plutôt habitués, au contraire, à redouter la chute plus que l'envol. Drôle d'effet : les baudruches vont et viennent, s'évaporent et s'évanouissent. Jonglage, acrobaties et manipulations dans un univers onirique.

Lento, dès 6 ans, samedi 7 février, 20 h 30, M.270 – Maison des savoirs partagés, Floirac.
www.ville-floirac33.fr



Radio Minus D. R.

Kids Sound System

Radio Minus, c'est au départ une radio (sur le Web) qui diffuse des musiques surprenantes pour enfants aventureux. Le Radio Minus Sound System, c'est la

version concert, qui embarque les bambins le temps d'une boum pour un voyage tridimensionnel dans ses archives de sons et d'images rares. Soit une après-midi en boîte de nuit réservée aux enfants. En bonus, chacun peut fabriquer son masque pour découvrir caché les musiques inouïes et planétaires concoctée par Gangpol und Mit.

Radio Minus, dès 4 ans, samedi 7 février, 15 h 30, salle du Vigean, Eysines.
www.eysines-culture.fr



Couac D. R.

Couac le canard

Inspiré du *Vilain Petit Canard* d'Andersen. Après avoir brisé la coquille de son œuf, le caneton, qui n'est pas encore le vilain petit canard, découvre le monde qui l'entoure, façon cinéma : une cigogne passe, un ballot blanc accroché à son bec, puis plusieurs autres. Paf ! Un gros œuf finit par s'ouvrir et laisser surgir un être informe qui peine à s'épanouir. Une poule blanche, un pingouin, un canard... Mais quand finira-t-il par être un cygne ?

Couac, dès 2 ans, mercredi 11 février, 16 h 30, samedi 14 février, 11 h et 17 h, Le Carré-Les Colonnes, Saint-Médard-en-Jalles.
www.lecarre-lescolonnes.fr



Chez moi cirque © Mathieu Hagene

Tous en piste !

Péripécirque, deuxième édition. Au programme : le champion du monde de magie – ça calme, hein, de faire ça dans la vie ? –, des marionnettes, des acrobates, des objets vivants ou humains transformés en sujets d'un manège... Point d'orgue de ce jeu d'illusion, un clown condamné à la duperie et à la dérision, un clown qui se manipule, nous manipule et sans cesse sème le doute. À voir jusqu'en mars.

Péripécirque, du lundi 18 février au samedi 14 mars, Champ-de-Foire, Saint-André-de-Cubzac.
www.lechampdefoire.org

CINÉMA



Ernest et Célestine D. R.

Miel et fromage

Chez les ours, il est mal vu de se lier d'amitié avec une souris. Pourtant, Ernest, ursidé quelque peu marginal, s'entiche d'un de ces petits rongeurs. Le dessin tourbillonne au rythme des aventures des héros. Les personnages sont malicieux, touchants ; flammes vives d'un décor quotidien. Séance suivie d'une rencontre avec Pauline Brunner, comédienne et réalisatrice de films d'animation. Elle fait du doublage depuis six ans, notamment la voix de Célestine dans *Ernest et Célestine*, de Sora dans *La Colline aux coquelicots*, d'Otsu dans *Le Conte de la princesse Kaguya*. Elle nous invite à découvrir son métier.

La P'tite Unipop, dès 7 ans, mercredi 11 février, 14 h, cinéma Jean Eustache, Pessac.
www.webeustache.com

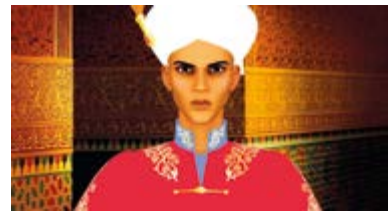


Pierre et le loup D. R.

Attention chef-d'œuvre !

Il y en a eu, des versions de *Pierre et le loup*, mais jamais, pourtant, on n'aurait pu penser que l'animation pouvait être aussi sensible. Tout est réussi : le scénario, malin et libre, le graphisme, qui sublime la psychologie des personnages. On reste bouche bée devant les yeux luminescents de Pierre, la violente beauté de la bête ou la gaucherie du canard un poil râpé. Le décor glacial, planté à l'Est, abrite même quelques spécimens d'une bêtise crasse. Oscar du meilleur court métrage 2009.

Pierre et le loup, de Suzie Templeton, dès 7 ans, mercredi 18 février, 15 h 30, Bruges.
www.mairie-bruges.fr



Azur et Asmar D. R.

Les Toiles filantes

Un royaume enchanté ? Mais lequel ? Celui de Walt Disney ou de Michel Ocelot ? Tous ! Sorcières, hérissons, rois, princesses, ours, tsars et château maudit : toute la panoplie du merveilleux sera dévoilée lors de la 11^e édition des Toiles filantes. À voir, sur grand écran : *Léon et Mélie, Des rois qui voulaient plus qu'une couronne, Azur et Asmar, Peau d'âne, Princess Bride* et bien d'autres sucreries. Séances ponctuées d'animations : ciné-goûters, lectures, rencontres, ateliers créatifs, maquillage... Mais également un programme de courts métrages, les 23 et 24 février, d'Uzi et Lotta Geffenblad, en présence du premier, ainsi qu'un concours de création Gros-pois et Petit-point en volume.

Les Toiles filantes, du lundi 23 février au dimanche 1^{er} mars, Pessac.
<http://toilesfilantesjeunepublic.blogspot.fr>

LECTURE

Les pieds dans l'eau

Alex Cousseau, Marie Desplechin, Régis Lejonc, Alfred et Olivier Ka... On ne les citera pas tous, car ils seront presque tous là, accompagnés par une exposition « Contes et voyages, 20 ans d'illustrations » qui permettra de voir, sous un œil et sous un angle nouveau, vingt illustrations sélectionnées par Régis Lejonc. Le Cabinet de curiosités, lui, sera étudié, pour observer de plus près des pièces rares et curieuses issues du musée imaginaire de l'auteur, puis pour partir à la recherche de leurs origines depuis leurs albums d'attache. Au menu : un *Crumble Club Junior*, spectacle musical durant lequel Olivier Ka et Alfred racontent, en chansons, des histoires absurdes, grotesques, voire même stupides ; *Double-croche et sortilèges*, des contes merveilleux par la compagnie Jean-Jacques Fdida ; *La Mer et Lui*, d'après le livre d'Henri Meunier et Régis Lejonc... Et, tout le week-end, des ateliers avec 3 pieds 6 pouces, un espace Dadoclem Éditions, le collectif BD Croc en jambe, des interventions de l'atelier-théâtre de la Maison des jeunes d'Arcachon, des surprises, des spectacles...

Salon de littérature jeunesse, du vendredi 13 au dimanche 15 février, Palais des congrès, Arcachon.
Renseignements : 05 57 72 71 05.



UN NOUVEL ESPACE
UNE NOUVELLE ÉQUIPE

ligne roset®

214 avenue de la Marne

33700 MÉRIGNAC

05 56 12 02 12

contact@versusmobili.com

Tram A - arrêt Pierre Mendès France

INTERSTELLAR

"Il n'y aura plus que ça. La demande sera telle qu'il n'y aura plus que des réponses. Tous les textes seront des réponses, en somme. Je crois que l'homme sera littéralement noyé dans l'information, dans une information constante. Sur son corps, sur son devenir corporel, sur sa santé, sur sa vie familiale, sur son salaire, sur son loisir. C'est pas loin du cauchemar. Il n'y aura plus personne pour lire. Ils verront de la télévision. On aura des postes partout, dans la cuisine, dans les water-closets, dans le bureau, dans les rues. Où sera-t-on ? Tandis qu'on regarde la télévision, où est-on ? On n'est pas seul. On ne voyagera plus, ce ne sera plus la peine de voyager. Quand on peut faire le tour du monde en huit jours ou quinze jours, pourquoi le faire ?"

(Marguerite Duras, retranscription d'un extrait de l'interview *Marguerite Duras à propos de l'an 2000*, le 25 septembre 1985, Antenne 2, www.ina.fr/video/I04275518)

